

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA QUESTION DU JUSTE SALAIRE

---

La question du juste salaire est à l'ordre du jour dans toutes les revues d'Economie politique depuis la célèbre Encyclique de Léon XIII sur la condition des ouvriers. Exposons brièvement l'état de la question.

La détermination du salaire dépend-elle uniquement de l'offre et de la demande, ou existe-il, pour chaque travail, un *minimum* de salaire au-dessous duquel le patron ne peut pas descendre sans violer la justice ? Et, si ce minimum de salaire existe, d'après quel *criterium* se doit-il déterminer ? d'après la seule valeur du travail ou d'après les seuls besoins de l'ouvrier ? ou simultanément, d'après la valeur du travail et les besoins de l'ouvrier ?

A la question ainsi posée, voici la réponse de Léon XIII dans son Encyclique: " QUE LE PATRON ET L'OUVRIER FASSENT DONC TANT ET DE TELLES CONVENTIONS QU'IL LEUR PLAIRA ; QU'ILS TOMBENT D'ACCORD NOTAMMENT SUR LE CHIFFRE DU SALAIRE, AU-DESSUS DE LEUR LIBRE VOLONTÉ IL EST UNE LOI DE JUSTICE NATURELLE PLUS ÉLEVÉE ET PLUS ANCIENNE, A SAVOIR : QUE LE SALAIRE NE DOIT PAS ÊTRE INSUFFISANT A FAIRE SUBSISTER L'OUVRIER SOBRE ET HONNÊTE. . . . .

Cette solution papale est, tout d'abord et évidemment, la condamnation de la théorie qui fait dépendre la justice du salaire uniquement du libre consentement des contractants, théorie qui a prévalu depuis un siècle et qui a amené tant de misères. En second lieu, le pape dit clairement que le salaire, pour être juste, doit se mesurer aux besoins de l'ouvrier sobre et honnête. Mais il n'est pas possible qu'il le fasse dépendre uniquement des besoins de l'ouvrier ; ce serait admettre la théorie socialiste de Louis Blanc, qui disait : " Il faut donner à chacun suivant ses besoins. " Il faut donc conclure que, d'après l'Encyclique, le salaire, pour être juste, doit être proportionné à la fois à la valeur du travail et aux besoins de l'ouvrier, ou, pour mieux rendre la pensée du Saint-Père, que dans

la valeur adéquate du travail il faut toujours faire entrer comme élément essentiel, bien que non unique, ce qui est requis pour la sustentation de l'ouvrier.

Il n'y a rien en cela qui doit surprendre : la théorie, dans ses grandes lignes, n'est que la simple traduction des faits. Ainsi dans une même région les salaires varient suivant la quantité et la qualité du travail, l'effort ou l'habileté qu'il exige, le temps qu'il requiert, les dangers auxquels il expose, etc. ; et dans deux régions différentes, aux Etats-Unis et en France par exemple, les salaires pour les mêmes ouvrages, tout en restant proportionnellement les mêmes, sont plus ou moins élevés selon le plus ou moins de cherté de la vie ou ce que l'on est convenu d'appeler la *valeur relative* de l'argent. Tout cela est conforme à l'enseignement des théologiens et à la dictée du bon sens.

Et pourtant, à y regarder de plus près, on trouvera dans le texte de l'Encyclique un point original et qui jette un jour nouveau sur cette question si complexe du salaire. Le Souverain Pontife ne déclare pas seulement que le salaire doit être *proportionné* aux besoins de l'ouvrier, au coût de la vie ; il va plus loin : il statue que le *salaire d'un travail quel qu'il soit*, abstraction faite de ses qualités et en sous-entendant, naturellement, qu'il prenne tout le temps d'un homme dans les conditions ordinaires, *ne doit jamais être insuffisant pour faire subsister un ouvrier sobre et honnête* (1).

Il n'est pas à notre connaissance qu'on ait jamais fixé avec autant de précision le *minimum* du juste salaire. — Et la raison qu'il en donne est celle-ci : " Conserver l'existence est un devoir imposé à tous les hommes, et auquel ils ne peuvent se soustraire sans crime. De ce devoir découle naturellement le droit de se procurer les choses nécessaires à la subsistance, et que le pauvre ne se procure que moyennant son travail. " (Encycl.)

(1) NOTE. — Le pape suppose évidemment, que le rapport du travail manuel, s'il s'agit d'un travail qui rapporte une somme déterminée au patron, est tel, qu'il permet à celui-ci de payer la subsistance de l'ouvrier, tout en réalisant un gain convenable pour lui-même. S'il en était autrement, et à plus forte raison si le rapport du travail était au-dessous de ce qui est suffisant pour faire subsister un ouvrier sobre et honnête, il est clair que la règle donnée ne s'applique plus. Le patron ne saurait être tenu, en justice, de faire vivre à ses dépens, des hommes auxquels il procure de l'ouvrage.

Nous ferons remarquer que l'Encyclique dit : " Que le salaire ne doit pas être insuffisant pour faire *subsister* un ouvrier et nullement pour le faire vivre commodément. " Cette remarque a son importance dans un temps où le luxe et le bien-être semblent être devenus une nécessité de la vie, même pour les classes ouvrières.

Mais, si claire que soit cette solution, elle ne lève pas toutes les difficultés. Car on peut se demander :

1o. *La justice naturelle* dont parle Léon XIII est-ce la justice stricte ou *commutative*, dont la lésion enfreint un droit et oblige à une réparation ? ou est-ce seulement *l'équité naturelle*, c'est-à-dire la justice dans un sens large, qui crée bien un *certain devoir* d'un côté, mais sans engendrer un *droit* corrélatif de l'autre ?

2o. Quand le pape déclare que le salaire doit être suffisant pour faire subsister l'ouvrier sobre et honnête, entend-il parler des besoins de l'ouvrier et de sa famille, au cas où l'homme est marié ?

Sur chacune de ces questions les avis se sont partagés. La polémique se serait vraisemblablement prolongée encore longtemps, si une réponse authentique émanant du Saint-Siège et publiée dernièrement dans la *Science Catholique*, n'était venue dissiper les doutes et mettre fin à la controverse.

Voici les questions avec les réponses motivées :

Dans l'Encyclique *Rerum novarum* il est dit : " Que le patron et l'ouvrier fassent tant et de telles conditions qu'il leur plaira, qu'ils tombent d'accord notamment sur le chiffre de salaire ; au-dessus de leur libre volonté, il est une loi de justice naturelle plus élevée et plus ancienne, à savoir que le salaire ne doit pas être insuffisant à faire subsister l'ouvrier sobre et honnête. "

*On demande* 1o.—Est-ce que par ces mots " justice naturelle " on doit entendre la justice commutative, ou plutôt l'équité naturelle ?

*Réponse à cette première demande*.—A proprement parler, on doit entendre la justice commutative.

*Explication*.— Certes, le travail d'un ouvrier diffère extrêmement d'une marchandise, de même que le salaire diffère du prix. Car le travail de l'ouvrier procède de la liberté humaine et, par cela même, revêt un caractère de mérite et de droit à la récompense ou salaire. C'est pourquoi il est beaucoup plus noble que la marchandise et le prix qui s'obtiennent par le seul échange. Néanmoins, pour plus de clarté, le travail d'un ouvrier est considéré comme une sorte de marchandise, et le salaire ou récompense comme une sorte de prix. Et ce n'est pas à tort qu'il en est ainsi car, bien que le travail de l'ouvrier soit quelque chose de plus noble qu'une marchandise, il garde cependant tout le caractère d'une marchandise, et on le considère par le côté qui fait que celle-ci est l'objet du prix.

Le raisonnement de saint Thomas est donc très juste quand il dit : I-IIQ, cxxiv, art. I : " On appelle salaire ce qui est attribué à quelqu'un pour rétribution de son travail ou labeur, comme une sorte de prix du dit travail. Aussi, de même que c'est un acte de justice de donner à quelqu'un le juste prix pour une chose que l'on en reçoit, de même, c'est un acte de justice de donner le salaire d'un travail ou d'un labeur. " Acte de justice commutative, disons-nous. Car, de même que l'achat et la vente, de même le travail et le salaire sont pour l'utilité commune des contractants, puisque l'un a besoin de la chose ou du travail de l'autre, et *vice versa*. Or, ce qui est pour l'utilité commune ne doit pas être plus au détriment de l'un que de l'autre

et c'est pourquoi, entre le maître et l'ouvrier, il doit s'établir un contrat de justice conformément au principe d'équivalence, qui est le propre de la justice commutative. (Cf. II-II, Q. LVII, art. 1.)

Que, si l'on cherche le *criterium* ou moyen duquel devra être établie cette équivalence entre le travail manuel de l'ouvrier et le salaire à donner par le maître, nous répondons ; l'Encyclique dit que ce *criterium*, il faut le chercher dans la fin immédiate de l'ouvrier qui lui impose le devoir naturel ou la nécessité de travailler, à savoir dans le vivre; et le vêtement dont il a besoin pour sustenter convenablement sa vie et que le travail manuel a pour but premier et principal d'obtenir. (*ib.* Q. CLXXXVII, art. 3) Toutes les fois donc que, l'ouvrier ayant satisfait par la nature de son travail à son devoir naturel d'obtenir le but immédiat de son labeur, le salaire n'est pas suffisant pour obtenir cette fin convenable, c'est-à-dire le vivre et le vêtement, alors, à proprement parler et vu la nature des choses, il y a inégalité objective entre le travail et le salaire et, par suite, lésion de la justice commutative.

Cependant, il faut, sur ce point, considérer d'une manière générale deux choses. La première, c'est que, de même que le prix des choses vénales n'est pas ponctuellement déterminé par la loi de la nature, mais consiste plutôt dans une certaine estimation commune, de même doit-on le dire aussi du salaire en général. C'est pourquoi, rien n'étant changé aux conditions tirées du motif de la fin, il y a, ou du moins il peut y avoir par l'estimation commune, sans manquer à la justice, une légère augmentation ou diminution du prix des marchandises, d'après l'estimation publique, ne semble pas contraire à l'égalité de la justice. (II-II, Q. LXXVII, art. I, ad. I) La seconde chose à considérer, c'est que, pour déterminer l'égalité de justice entre le salaire et le travail manuel, on ne s'attache pas seulement à l'estimation commune pour la qualité ou à la quantité du travail, mais aussi à sa durée, de même qu'aux prix des choses que l'ouvrier doit acheter pour se nourrir et se vêtir convenablement ; car les prix ne sont pas les mêmes partout.

Enfin, s'il arrive qu'un maître, sans avoir lésé la justice, ainsi qu'il a été dit, tire un grand profit de son travail, il peut, spontanément et louablement, donner quelque chose de surplus à son ouvrier ; mais c'est là une affaire de bienveillante équité et il n'en est pas tenu par la justice. Dans ce cas, il faut appliquer les principes dont on use pour le juste achat et la juste vente. *Ibid.* in corp. act.

M. A. Onclair, dans la *Revue Catholique des Institutions*, mars 1892, traitant cette même question, avait voulu distinguer entre *justice commutative* et *justice naturelle* : "Il entre, dit-il, dans la question du salaire deux éléments : un élément de *justice commutative*, et un élément de *justice naturelle*. En vertu du premier le salaire doit être adéquat au travail ; en vertu du second, le salaire doit être suffisant pour faire vivre un ouvrier sobre et honnête." On voit que la distinction inventée par le savant écrivain n'est pas admise par le Saint-Siège. Il est, du reste, facile à voir que M. Onclair fait fausse route en voulant isoler complètement la valeur du travail du coût de la vie de l'ouvrier, tandis que ce coût est le *criterium* premier qui doit régler la valeur du travail.

M. Théry, avocat distingué de Lille, dans la livraison d'août de la même revue, traitant à son tour la question du juste salaire, va plus loin encore. "On peut affirmer sans crainte d'erreur, écrit-il, que la théorie du juste salaire se mesurant sur les besoins serait une nouveauté... Si l'on fait des besoins de l'ouvrier la mesure du juste salaire, on arrive à des conséquences absurdes que répudient ceux-là même qui entendent appuyer leur thèse sur le texte de l'Encyclique." Et il le prouve ainsi : "L'Encyclique part de ce principe, "conserver l'existence est un devoir imposé à tous les hommes". Or, il est un autre principe non moins certain proclamé également par l'Encyclique, c'est que "la nature impose au père de famille le devoir sacré de nourrir et d'entretenir ses enfants" jusqu'à l'âge, bien entendu, où ils peuvent suffire à leur besoins eux-mêmes.

"On doit donc, réunissant ces deux principes et leur appliquant le raisonnement de l'encyclique, dire avec elle: L'homme a le devoir de conserver son existence et celle de ses enfants. Donc il en a le droit. L'ouvrier ne conserve son existence et celle de ses enfants que par le produit de son travail. Donc il a le droit de travailler non seulement pour gagner sa vie, mais encore celle de ses enfants.

"Or, si du raisonnement de l'Encyclique on conclut que le salaire qui ne donne pas à un ouvrier déterminé de quoi vivre, est injuste, il faut du raisonnement ci-dessus conclure, par *parité de motifs*, que le salaire est injuste s'il ne donne pas à l'ouvrier de quoi vivre lui et ses enfants, et arriver alors à cette conséquence absurde qu'un même travail doit, en justice, se payer diversement suivant le nombre d'enfants de l'ouvrier qui l'a exécuté." (1)

Le Saint-Siège, dans la réponse à la deuxième question, nie cette conséquence, et donne la raison de sa négation.

Nous citons :

*On demande Ho.* — Le maître péchera-t-il, qui paie le salaire suffisant à la sustentation d'un ouvrier, mais insuffisant à l'entretien de sa famille, soit que celle-ci comprenne avec sa femme de nombreux enfants, soit qu'elle ne soit pas nombreuse ? S'il pêche, contre quelle vertu pêche-t-il ?

*Réponse à cette deuxième demande.* — Il ne péchera pas contre la justice, mais il pourra parfois pécher soit contre la charité, soit contre l'équité naturelle.

*Explication.* — Par cela même que, selon ce qui a été déclaré en réponse à

(1) Le but que s'est proposé M. Théry dans cet article est de montrer qu'on ne peut pas exiger du patron qu'il pourvoie à la subsistance de ses ouvriers avec leurs familles comme quelques écrivains ont voulu l'inférer du texte de l'Encyclique. En cela il a vu parfaitement juste. Seulement, en voulant réfuter une erreur, il a donné lui-même dans un autre écart.

la première question, on observe l'égalité entre le salaire et le travail, on satisfait pleinement aux exigences de la justice commutative. Or, le travail est l'œuvre personnelle de l'ouvrier et non de sa famille ; ce travail ne se rapporte pas tout d'abord et en soi à la famille, mais subsidiairement et accidentellement, en tant que l'ouvrier partage avec les siens le salaire qu'il a reçu. De même donc que la famille, dans l'espèce, n'ajoute pas au travail, de même il n'est pas requis par la justice que l'on doive ajouter au salaire mérité par le travail lui-même.

Cependant il pourra pécher contre la charité, etc., non pas généralement et en soi, mais accidentellement et dans certains cas. C'est pourquoi la réponse porte : " parfois "

Il pourra pécher contre la charité, non seulement de toutes les manières par lesquelles on peut pécher contre la charité envers son prochain, mais encore d'une façon particulière. Car, le travail de l'ouvrier tourne à l'avantage du maître. Toutes les fois donc que celui-ci est tenu, par le précepte de la charité, à exercer les devoirs de charité, et dans chacun des cas où il y est tenu, il est tenu aussi d'observer l'ordre de la charité. Or, de par cet ordre, les ouvriers qui font, pour l'utilité du maître, un travail prolongé lui sont plus prochains que les autres pauvres qui ne font rien pour lui. C'est pourquoi le maître qui est en situation de faire la charité, doit l'exercer de préférence en faveur de ses ouvriers, en leur donnant largement, par charité, ce qu'il n'est pas du tout tenu de faire en justice, afin que le salaire, ainsi accru par la charité, soit moins insuffisant pour la sustentation de la famille de l'ouvrier. Tout cela, d'ailleurs, doit être dit au sens général et en forme de principe ; car, dans la pratique, on ne doit pas décider témérairement si le maître pèche ou non contre la charité.

Il pourra pécher aussi contre l'équité, dont le propre est de rétribuer spontanément et non par obligation de justice. Ici, nous n'entendons point parler de cette équité, qui amène la gratitude par suite du bienfait reçu, car le travail de l'ouvrier n'est pas un bienfait, puisque, par le salaire, il est récompensé conformément à l'égalité de la chose ; mais, du moment que le maître tire du travail de l'ouvrier beaucoup de bénéfices et d'avantages, quand en réalité il en tire, il est tenu, par une certaine équité naturelle, de le récompenser d'une certaine manière par surrogation, ainsi qu'il a été dit au paragraphe 1er " Enfin, s'il arrive " de la réponse à la première demande ; mais il est clair que l'ouvrier n'a aucun droit à cette surrogation.

On pourrait, peut-être, montrer plus directement le faible de l'argumentation captieuse de M. Théry de la manière suivante. Dieu, en donnant l'existence à l'homme et en lui imposant le devoir de la conserver, se doit à lui-même de lui fournir de quoi pouvoir suffire à sa subsistance ; autrement il l'obligerait à l'impossible. De là découle, d'après l'Encyclique, le droit de l'ouvrier à obtenir, par son travail, ce qui est nécessaire à sa subsistance, et le devoir du patron qui l'emploie, de le lui procurer. Mais on ne peut raisonner de même pour le père de famille. Dieu n'est pas tenu de fournir à chaque père de famille de quoi pouvoir suffire, par lui-même, à l'entretien de sa femme et de ses enfants. L'existence est imposée par Dieu,

le mariage est libre. Nul ne peut échapper au devoir de conserver sa vie ; tandis que pour se soustraire aux obligations du mariage, il suffit de ne pas s'y engager. Celui qui se marie doit se reconnaître en état de pourvoir aux besoins d'une famille. S'il en agit autrement et qu'il se trouve dans l'impossibilité de remplir ses obligations vis-à-vis des siens, ce n'est pas à Dieu, mais à lui-même et à sa propre imprévoyance qu'il doit s'en prendre.

Donc, de ce que l'ouvrier marié a le devoir de faire vivre sa famille, on ne peut pas conclure qu'il a droit à un salaire suffisant à sa subsistance et à celle de ses enfants. Il n'a droit à ce salaire que si les qualités de son travail lui donnent cette valeur.

En d'autres termes, le droit à ce qui est nécessaire pour faire subsister la famille, est conséquent à la valeur *spéciale* du travail, tandis que la valeur *commune* du travail doit se déduire de ce qui est requis pour la subsistance personnelle de l'ouvrier.

Quoiqu'on puisse penser de notre raisonnement, il reste établi par la réponse du Saint-Siège que le juste salaire doit se mesurer sur les besoins *personnels* de l'ouvrier.

Nous croyons devoir ajouter qu'il doit se mesurer sur ses besoins *actuels*, ou que le salaire d'une journée doit correspondre à ce qui est nécessaire pour la vie d'une journée, sans qu'on y fasse entrer les économies que l'ouvrier peut et doit chercher à réaliser pour assurer son avenir. Car, de même que le maître n'est tenu de faire vivre que l'ouvrier qui lui donne son travail, aussi n'est-il tenu de faire vivre l'ouvrier que pendant le temps où celui-ci lui donne son travail. S'il arrive que le maître doive pourvoir à la vieillesse d'un domestique qui a usé sa vie à son service, ce sera un devoir de *charité* ou d'*équité naturelle*, mais non pas un devoir de *stricte justice*.

Mais enfin, dira-t-on encore, si l'ouvrier, pour ne pas manquer d'ouvrage, consent librement à travailler pour un prix moindre que ce qui suffit à la sustentation de sa vie, peut-on accuser le patron qui l'engage de violer la justice ? Le Saint-Siège, dans la même consultation, répond à cette dernière demande, et examine le cas sous toutes ces faces :

*On demande IIIo.*—Les maîtres pèchent-ils, et pour quelle raison pèchent-ils, quand, sans user de violence ni de fraude, ils donnent un salaire moindre que ne le mérite le travail fourni et que ne le réclame une honnête sustentation, et cela, parce que de nombreux ouvriers se présentent, qui se contentent de ce petit salaire ou qui y ont consenti librement ?

*Réponse à cette troisième demande.*—A proprement parler, ils pèchent contre la justice commutative.

*Explication.*—Il a été dit que le travail de l'ouvrier, bien qu'il ne soit pas proprement une marchandise, peut néanmoins, pour plus de clarté, se comparer à une marchandise, parce que, par rapport à l'égalité du salaire, il offre tout ce qu'a la marchandise par rapport au prix et même, quelque chose de plus. Par conséquent, l'on peut raisonner justement du moins au plus. Or, dans un achat, il n'est pas permis, à proprement parler, d'acheter une chose à un prix moindre qu'elle ne vaut d'après l'estimation commune, étant donné les temps et les lieux. *A fortiori*, n'est-il pas permis et est-il contre la justice, de donner un salaire moindre que le travail fourni ne le mérite, c'est-à-dire suffisant pour une honnête sustentation.

Nous avons dit : " à proprement parler," car, accidentellement, il peut y avoir des cas particuliers où les maîtres peuvent engager licitement, des ouvriers qui se contentent d'un salaire non adéquat. Par exemple, si le maître ne retirait qu'un bénéfice étant tout à fait insuffisant pour sustenter convenablement sa vie en donnant un salaire adéquat, et à plus forte raison, si par ce salaire il était mis en perte. Dans ces cas, en effet, et dans les cas pareils, bien qu'il s'agisse, à première vue, d'une question de justice, en réalité, c'est plutôt une question de charité par laquelle le maître pourvoit à ses besoins et à ceux des siens (Cf. Explication de la Réponse à la première demande, au paragraphe. " Cependant il faut considérer deux choses " )

Ces déclarations sont nettes et précises. Elles répondent à toutes les difficultés, et montrent, de plus, que le pape ne s'est ni contredit ni corrigé quand, dans son discours aux ouvriers français, il résuma toute la question du juste salaire dans cette parole : "*La parfaite justice exige que le salaire réponde adéquatement au travail.*" " Car, comme l'explique le document que nous venons de rapporter, le criterium de l'équivalence entre le travail de l'ouvrier et son salaire doit se chercher avant tout," dans le vivre et le vêtement dont l'ouvrier a besoin pour supporter convenablement sa vie, et que le travail a pour but premier et principal d'obtenir. (Rép. à la 1ère q.)

Si l'on nous demande comment on peut déterminer la valeur du travail d'après des éléments si multiples, nous répondrons: que l'appréciation de cette valeur ne peut être livrée à l'arbitraire ni du patron ni de l'ouvrier, mais quelle doit se faire d'après l'estimation commune, qui fixe le taux des salaires comme elle fixe le prix des marchandises. " De même que le prix des choses vénales, est-il dit dans la réponse à la 1ère question, n'est pas ponctuellement déterminé par la loi de la nature, mais consiste plutôt dans une certaine estimation commune, de même, doit-on le dire aussi du salaire en général." Sur ce point rien n'est changé ; l'estimation commune restera, comme par le passé, le criterium immédiat et pratique pour reconnaître le juste salaire.

Est-ce à dire pour cela que, *pratiquement* parlant, l'état de la question des salaires n'a pas fait un pas en avant, et que les termes quelque peu nouveaux de l'Encyclique *Noverum rerum* n'ont fait que soulever des débats inutiles ? M. Théry semble l'insinuer.

Tel n'est pas notre avis ; loin de là. Car 1o, le pape a éclairé et guidé l'estimation commune en déterminant, avec plus de netteté, les éléments qui doivent lui servir de base et, sans lesquels, les besoins de l'ouvrier doivent entrer en première ligne ; 2o pour reconnaître le salaire *minimum*, il ne s'agit pas de savoir précisément ce qui, d'après l'estimation commune, est regardé comme tel, mais ce qui, dans l'estimation commune, est reconnu comme nécessaire pour faire subsister convenablement un ouvrier sobre et honnête ; enfin 3o il reste acquis que le salaire ne peut pas être, en justice, abandonné aux fluctuations de l'offre et de la demande, contrairement à une théorie qui est devenue presque commune parmi les économistes modernes.

Certes, quand une parole a produit de tels résultats, on ne peut pas dire qu'elle a soulevé des débats inutiles. Nous croyons plutôt, que les quelques lignes de l'Encyclique que nous avons citées au commencement de cet article sont les plus importantes qu'ait encore tracées la main de Léon XIII, et qu'elles marquent le point de départ d'une évolution nouvelle dans cette question de plus en plus vitale, des rapports entre patrons et ouvriers.

I. RUHLMANN, S. J.

## LA COLONNE VENDÔME

---

Un des monuments les plus intéressants que renferme la ville de Paris qui en contient pourtant un si grand nombre, tous remarquables par leur beauté ou l'intérêt historique qui s'y rattache, est la colonne Vendôme.

Elle fut élevée sur la place dont elle porte le nom, par Napoléon Ier qui avait d'abord donné à son monument le nom de colonne d'Austerlitz ou de la Grande Armée.

C'était à la fin de la fameuse campagne de 1805, pendant laquelle l'empereur, avec une rapidité foudroyante, avait remporté ses plus belles victoires. Le vainqueur d'Austerlitz était rentré triomphant à Paris, traînant derrière lui, comme un trophée, le nombre énorme de 1200 canons pris sur ses ennemis. Par une pensée vraiment digne de lui, il entreprit de consacrer à la gloire de sa vaillante armée, ce bronze ennemi dont la voix formidable n'avait encore pu qu'annoncer au monde et ses combats et ses victoires. Il voulut en élever une colonne gigantesque surmontée de sa statue, comme si, trouvant déjà la terre trop petite pour son génie guerrier, il eut voulu s'élancer encore à la conquête du ciel. Mais lui, ce conquérant pour ainsi dire sans précédent dans le monde, où donc allait-il trouver le modèle d'un monument qui fut digne de sa gloire ? Regardant autour de lui, il ne vit que Rome, sans doute, pouvant offrir, dans tout l'univers, un géant avec lequel pût se mesurer le moderne César. Il choisit donc comme modèle de sa colonne, celle de Trajan, le vainqueur des Daces et des Parthes. N'était-ce pas, du reste, les descendants de ces peuples barbares dont il venait de triompher lui-même !

La colonne Trajanne, à Rome, est construite entièrement en marbre blanc. La colonne Vendôme, un peu plus grande dans ses proportions, est en pierre, et revêtue à l'extérieur de plaques de bronze. Elle a 43 m. 50 (142 pieds) de haut, y compris le piédestal et la statue et son diamètre est de 13 pieds. Sur les fondations, qui ont

30 pieds de profondeur, s'élève le piédestal, placé sur une base de granit de Memphis de 50 centimètres ( $1\frac{1}{2}$  pied) de haut. Ce piédestal a 5 m. 64 (18 pieds $\frac{1}{2}$ ) de haut et 5 m. 55 (18 pieds) de côté. Il est décoré sur ses quatre faces de trophées d'armes des peuples vaincus. Aux angles se dressent quatre aigles gigantesques, aux ailes déployées et tenant dans leurs serres formidables de majestueuses guirlandes de laurier. Sur le côté sud de l'édifice s'ouvre une porte de bronze ciselé, au-dessus de laquelle se lit, sur un tableau soutenu par deux Victoires, l'inscription suivante :

NAPOLEO  
IMP. AUGUSTO  
MONUMENTUM BELLI GERMANICI  
ANNO MDCCCV  
TRIMESTRIO SPACIO, DUCTU SUO PROFLIGATI  
EX ÆRE CAPTO  
GLORIÆ EXERCITUS MAXIMI DICAVIT.

Napoléon, empereur auguste, a dédié à la gloire de la Grande Armée ce monument fait avec le bronze pris sur l'ennemi, l'an 1805, dans la guerre d'Allemagne, terminée en trois mois sous son commandement.

Sur ce piédestal s'élève le fût de la colonne, dont une couronne de laurier forme le tore ; il mesure seul 30 m. 60 (100 pieds) de haut et 4 mètres (13 pieds) de diamètre à la base. Les pièces de bronze qui le recouvrent sont au nombre de 378 et sont si parfaitement ajustées, qu'on ne voit entr'elles, à l'extérieur, aucune trace d'assemblage. Elles forment une élégante spirale qui, exécutant 22 révolutions de la base au sommet de l'édifice, est couverte de bas-reliefs représentant la campagne de 1805. Le développement de ces pièces est de 260 m. (852 pieds) et leur poids s'élève à 2.000.000 de kilos (4.300.000 lbs).

Véritable encyclopédie guerrière de l'époque, on y retrouve tous les costumes militaires et les engins de combat usités sous l'Empire. Tout le long de la spirale, et, en séparant les divers tours entr'eux, règne un cordon sur lequel est inscrit en relief le sujet de la scène représentée au dessus ; 180 marches, creusées dans la pierre, et revêtues de bronze, conduisent au sommet de l'édifice ; on arrive alors au chapiteau, haut de 4 m 55 (15 pieds) et terminé par un hémisphère recouvert d'écaillés, sur lequel s'élève la statue de Napoléon.

Ce fut le 25 août 1806, que fut posée solennellement la première pierre de l'édifice. Ce jour-là, au nom de l'Empereur, le Ministre de l'Intérieur vint, en personne, déposer sur le ciment les fondations, où il devait demeurer enfermé, un coffret contenant des médailles commémoratives et des monnaies de l'époque. Chose étrange ! soit qu'il eut un secret pressentiment que son règne ne serait pas de longue durée, soit que, accoutumé à accomplir ses prodigieux travaux avec une activité dévorante et dans l'ardeur fiévreuse des batailles, il trouvât que le travail n'avancait qu'avec lenteur, Napoléon pressait chaque jour l'achèvement de l'ouvrage ; il gourmandait architectes et ingénieurs, leur reprochant leur lenteur, alors disait-il, que ni l'argent ni les bras ne leur manquaient. Il lui tardait de pouvoir enfin contempler de ses yeux l'édifice de sa gloire et d'y placer sa statue colossale comme un gigantesque diadème.

Quatre ans s'écoulèrent toutefois, pendant lesquels l'empereur eut le temps de remporter près d'une dizaine de victoires, et ce ne fut que le 15 août 1810, que les architectes J.-B. Lepère et Gondoin purent achever la colonne, ainsi que l'indique une inscription placée sur le socle qui supporte la statue. Cependant, ce ne fut encore qu'au bout de deux ans, (1812) que fut posée la première statue, chef-d'œuvre de Chaudet. Elle représentait Napoléon en empereur romain, couronné de lauriers, une main appuyée sur son glaive, et tenant, de l'autre, un globe surmonté d'une Victoire. Elle avait plus de 12 pieds de haut et pesait 6.554 livres. L'édifice entier avait coûté 2.000.000 de francs.

Mais, pendant tout ce temps les événements s'étaient précipités sur la vaste scène du monde, et tandis que la colonne s'élançait en tournoyant vers le ciel qu'elle semblait vouloir conquérir, l'Europe, trois fois coalisée et trois fois domptée, avait appris à connaître les noms devenus à jamais fameux d'Iéna, d'Eylau, Friedland, d'Eckmüll, d'Essling, de Wagram et de la Moscowa ! Coïncidence singulière ! ce fut en 1812, au moment où la statue de l'empereur fut placée au sommet du monument enfin achevé, que Napoléon vit pâlir son étoile et se préparer sa chute ! Voici que les beaux jours de l'Empire s'achevaient : le soleil d'Austerlitz avait éteint son flambeau glorieux et le nouveau Prométhée allait être enfin frappé par les éclats de cette foudre qu'il avait tenue entre ses mains puissantes. Le jour approchait, où enchaîné sur le rocher de Ste-Hélène, il devait se sentir le cœur rongé par le vautour anglais ! Voici que 1814 avait sonné, voici que les monarques étrangers

pénétraient au palais du César tandis que les Cosaques du Danube allaient abreuver leurs sanglantes cavales dans les eaux vierges de la Seine !

Or, le lendemain de leur arrivée à Paris, les Alliés vainqueurs, dans leur promenade triomphale à travers la grande cité, pâlirent tout à coup de fureur : au détour d'une rue, ils avaient aperçu la colonne, prodigieusement grande et gardant encore, au milieu de l'agitation générale, toute sa tranquille majesté. Leur rage ne connut plus de bornes, ils résolurent de renverser cet édifice qui leur rappelait de si amers souvenirs. Après le héros, il fallait abattre son image dont le bronze s'élevait encore pour eux, comme un défi formidable au sein de la cité merveilleuse !

On passa donc des câbles autour du cou de la statue, dont on avait, au préalable, scié les jambes au-dessus de la cheville, et on y attela des chevaux, dont les efforts devaient la précipiter sur le sol ; mais, la manœuvre ne réussit point ; l'angle sous lequel on opérait augmentait la résistance. On allait donc renoncer au projet, quand un zélé royaliste se présenta, promettant de réussir : ce brave était M. de Montbadon chef d'Etat major de Paris. Aussitôt, pleins pouvoirs lui furent donnés pour arriver au but tant désiré. Il contraignit donc Launay, le fondeur de la statue à enlever, celle-ci du sommet de la colonne. Ce dernier voulut refuser ; dès le lendemain, il reçut une sommation lui ordonnant, sous peine d'exécution militaire, de procéder, sur le champ, à la dite opération qui devait être terminée le 6 avril à minuit.—Cet ordre était daté du 4 avril et signé : "de Rochechouart, aide de camp de S. M. l'Empereur de Russie, commandant la place. Pasquier, alors préfet de police, ajouta de sa main, au bas du document : "A exécuter sur le champ."

Le 5, on commença l'opération sacrilège, devant une foule énorme. La garde nationale était là, sous les armes, autour de l'édifice ; cette garde renfermait quelques-uns de ces soldats que l'Empereur avait naguère entraînés à sa suite à la conquête du monde. Et c'était là les soldats que les Alliés avaient choisis pour complices de leur odieux attentat ! Cependant, eurent-ils honte d'eux-mêmes ? redoutèrent-ils qu'une colère effroyable et subite n'éclatât soudain dans le cœur de ces grenadiers qui, à peine contenus par le respect de la discipline, murmuraient déjà sourdement ? Toujours est-il qu'au dernier moment, on donna l'ordre de retirer la garde et de la remplacer par des troupes régulières auxquelles on avait habilement mêlé quelques régiments étrangers ! Ah ! sans doute, ils avaient craint,

ces vainqueurs d'un jour, que les vieux braves, au spectacle de l'insulte faite à leur chef, croisant la baïonnette autour du monument, ne lui fissent, comme jadis, à leur maître, un rempart de leurs corps, en poussant ce terrible cri de bataille que l'Europe connaissait si bien : "Vive l'Empereur !"

Ce ne fut que le 6 avril, à 6 heures du soir seulement, au milieu des murmures de la foule et tandis que tous les cœurs se serraient, que les machines, établies par Launay sur le faite de la Colonne, commencèrent à fonctionner, et la statue, quittant son socle glorieux, descendit lentement au milieu des soldats qu'elle dominait encore comme un géant, de toute la hauteur de la taille.

Elle fut immédiatement remplacée par un drapeau blanc qui fut salué des cris de : Vive le roi ! Vive Louis XVIII ! et 21 ans devaient s'écouler avant que l'image de l'Empereur ne fut rétablie à sa place. L'opération avait duré 4 jours : Launay obtint d'emporter chez lui la statue, comme garantie d'une somme de 80,000 francs qui lui était encore due par l'Etat, comme fondateur de la Colonne.

Mais, un an s'était à peine écoulé, que Napoléon quittait l'Île d'Elbe, et, après une marche triomphale inouïe, rentrait dans la capitale. Malgré les effroyables préoccupations que dut avoir à cette époque, cet homme extraordinaire, il eut encore le temps de se faire restituer par Launay la statue de la Colonne d'Austerlitz, espérant sans doute, (tous les espoirs ne lui étaient-ils pas permis ?) de la replacer, dans un jour prochain, au sommet de l'édifice.

Mais, hélas, cette fois, la fortune trahit le grand homme ; malgré ses efforts prodigieux, il fut vaincu dans cette lutte gigantesque engagée avec le destin, et le 15 juillet suivant, arrêté comme un malfaiteur par cette Angleterre dont il avait, avec une noble confiance, demandé l'hospitalité, il était envoyé sur le roc de Ste-Hélène, où il devait expier à tout jamais, sa gloire et ses hauts faits.

Le bronze de la statue fut fondu et servit plus tard à édifier celle de Henri IV.

Pendant, en 1832, le roi Louis Philippe décida, par une pensée généreuse, de replacer, sur la colonne, mutilée l'image de Napoléon Ier. Un concours fut ouvert et le sculpteur Seurre fit une statue nouvelle, qui fondue par Crozatier, fut inaugurée le 28 juillet 1833, c'est-à-dire 18 ans après l'arrestation de l'Empereur et 12 ans après sa mort.

Ce jour-là fut un grand jour pour la vieille garde et l'armée qui

priront part à la fête. Le roi lui-même, à cheval au milieu de son état-major, fit tomber le voile qui couvrait la statue, au milieu des cris de joie et des applaudissements de la multitude. Napoléon était représenté tel que le peuple l'avait connu, avec son petit chapeau et sa redingote grise, une main dans sa poitrine, et tenant de l'autre des cartes et des papiers. Cette statue était plus conforme au reste de l'édifice, mais elle n'avait pas le mérite artistique de la première. Aussi, 31 ans plus tard, en 1864, fût-elle de nouveau remplacée par une reproduction de la statue primitive de Chaudet représentant Napoléon en empereur romain ; c'était l'œuvre de Dumont. Toutefois, beaucoup regrettèrent et regrettent encore l'image du Napoléon populaire vers laquelle les vieux soldats de l'Empire ne pouvaient lever leurs regards sans que les larmes ne leur vinssent aux yeux. Elle fut d'abord transportée sur une place publique à Courbevoie, puis aux Invalides à Paris, où les vieux de la garde la conservent religieusement au milieu d'eux, comme souvenir de celui qui fut leur chef bien aimé et leur plus fidèle compagnon.

Cependant, le temps marchait toujours. Plusieurs gouvernements s'étaient succédé sur ce trône de France qui ressentait à cette époque de si terribles secousses. Pour tous il y eut des jours de triomphe et pour chacun des jours de deuil auxquels la colonne d'Austerlitz assistait impassiblement. Cependant, la journée la plus glorieuse dont elle fut plus spécialement le témoin, à cette époque, et qui est restée comme attachée à son histoire, fut le 14 août 1860, jour de la rentrée à Paris des troupes françaises revenant de la campagne d'Italie.

Jamais, depuis les plus beaux triomphes du premier empire, on n'avait vu dans la capitale plus d'animation, de bruit et de mouvement. La foule, massée sur la place Vendome, attendait impatiemment le retour de l'armée ; fenêtres, balcons, toits, tout était rempli de spectateurs. Enfin, à midi, le défilé des troupes commença. " Alors, dit Amédée Gabourd, une immense acclamation éclata comme le bruit du tonnerre, lorsqu'on aperçut les premiers bataillons avec leurs drapeaux déchirés par la mitraille ! L'Empereur monté sur un magnifique cheval, avait pris place sous le balcon du ministère de la justice, où se tenait l'impératrice. Il y eut pendant cette cérémonie un moment d'émotion indescriptible : ce fut lorsque parurent les blessés, précédés par quelques uns des aumôniers qui les avaient consolés, réconfortés sur les champs de bataille arrosés de leur sang. 20,000 personnes placées sur les gradins se levèrent en ce moment

comme d'un seul élan, pour saluer par leurs cris les glorieux mutilés!" Ah! Messieurs! alors sans doute l'image du grand empereur dut tressaillir du haut de sa colonne, car, c'étaient bien là ses fils, c'étaient les vainqueurs de Montebello, de Palestro, de Magenta, de Turbigo et de Solférino qui venaient apporter leurs hommages aux vainqueurs d'Austerlitz!

Hélas! qui eut dit, alors, que dix ans à peine s'écouleraient avant que cette même place ne fut témoin du plus terrible spectacle: c'est bien ainsi que passent les destinées des peuples! Nous voilà maintenant en 1870, l'empereur, indigne de porter la couronne de son oncle Napoléon Ier, est prisonnier en Allemagne, la France tombée de sa grandeur, ses armées sont vaincues, le territoire est en proie à l'invasion, l'ennemi aux portes de Paris, la guerre civile à l'intérieur! Or, de même que quand la tempête est déchainée sur les grands bois, que la foudre a brisé la tête séculaire des géants de la forêt, propageant autour d'elle les horreurs de l'incendie, on voit sortir de leurs repaires inconnus des monstres à l'aspect effroyable qui vont porter la terreur et la désolation dans les campagnes, ainsi pendant ces grandes convulsions politiques, quand l'action du chef suprême est paralysée et que l'anarchie déploie ses sinistres étendards, alors, apparaissent ces monstres à face humaine, accourus à la curée et qui, sous prétexte de faire luire le flambeau de la liberté sainte, ne secouent au loin que les torches de la discorde et de la dévastation! Voilà pourquoi dans ces jours néfastes de la Commune, il se trouva un de ces misérables assez hardi pour demander la démolition de la colonne d'Austerlitz. Il s'appelait G. Courbet et était artiste. Quel intérêt avait-il donc à poursuivre un pareil but? On ne le sut jamais positivement, mais on est en droit de croire que ce ne fut point son seul dévouement à la cause de la Révolution qui lui fit accomplir son triste dessein. Il y a là une autre question que la question de principes et certains bruits qui coururent plus tard, firent comprendre que l'or ennemi n'était pas étranger à l'odieuse entreprise du misérable.

Depuis longtemps, déjà il réclamait le déboulonnage de la colonne. Il avait même proposé, l'insensé, dans un article paru dans le "Bulletin de la municipalité," d'abattre le monument puis de le fondre avec tous les canons allemands et français et d'en édifier une nouvelle colonne coiffée du bonnet phrygien et dédiée à la République universelle! Et c'étaient ces gens là qui voulaient gouverner la France, la France de Clovis, de Charlemagne, de St-Louis, de Louis XIV et de Napoléon Ier!

Enfin, il obtint le décret ordonnant la démolition de la colonne. Au commencement de mai 1871, on enleva quelques plaques de bronze au-dessus du soubassement, puis on attaqua la pierre qu'elles recouvraient ; enfin le 16 mai, tout était prêt pour le renversement avec un système de cordages et de cabestans.

“ A 3½ h., dit M. Claretie, le clairon sonne ; quelques membres de la Commune prennent place au balcon du ministère de la justice. La musique du 100e bataillon joue la Marseillaise, à laquelle succède le Chant du départ, exécuté par la musique du 172e bataillon. On fait éloigner tout le monde, chacun se range autour de la place. A 5¼ h. les cabestans fonctionnent, la tension des câbles s'opère lentement. Il est 5½ h. l'attention est immense, chacun est haletant. Un cri, étranglé par la peur d'un accident dont il est impossible de mesurer l'étendue, part de toutes les bouches. Un silence d'épouvante se fait dans la foule anxieuse ; puis après avoir oscillé un moment sur sa base, cette masse de bronze et de granit tombe sur le lit qui lui avait été préparé.

“Un bruit sourd se mêle au craquement des fascines ; des nuages de poussière s'élèvent dans les airs. A l'instant, une immense clameur s'élève de la foule : Vive la République, Vive la Commune ! Les fascines et le fumier ont été lancés de chaque côté à plus de 30 pieds. La colonne est toute disloquée ; la statue a un bras cassé et la tête séparée du tronc.

“En deux minutes, le drapeau rouge est arboré sur le piedestal demeuré debout.

“C'est alors que des énergumènes comme Bergerat, H. Fortuné, Miat et Rauvier s'élançant sur le piédestal, y prononcèrent des discours tels qu'on pouvait en attendre de pareilles gens !”

Or, on raconte qu'il se passa alors un incident bien touchant. On dit que depuis le commencement de l'opération sacrilège, dans un des coins de la place Vendôme, se tenait un vieux soldat de la garde venu pour voir de ses yeux cet odieux attentat, dont les récits de la foule n'avaient pas encore pu le persuader. Tout pâle et frémissant, il suivait avec angoisse les progrès de l'œuvre révolutionnaire. Il ne quittait point des yeux la statue de Napoléon. C'était donc bien vrai, c'était donc lui, son empereur, son chef bien-aimé à qui on allait infliger ainsi le plus sanglant des outrages ! Et l'on choisissait pour abattre la glorieuse image du vainqueur d'Austerlitz, le moment où l'étranger foulait aux pieds cette Patrie pour laquelle il avait tant combattu ! C'était donc là tout le prix réservé sur la terre au dé-

vouement et à la bravoure, et lui, le vieux grenadier, n'avait il donc échappé cent fois à la mort sur les champs de bataille que pour voir précipiter sur un tas de fumier, du haut de sa colonne de gloire, celui qui faisait inscrire sur ses drapeaux cette noble devise :—Honneur et Patrie!

Telles étaient, sans doute, les pensées qui déchiraient le cœur du vieux brave, quand soudain il vit le sommet de la colonne s'agiter sur sa base, lentement, effroyablement : Puis un craquement se fit entendre... alors, sentant ses forces l'abandonner et toutes ses blessures se rouvrir, le vieux grenadier fit un effort suprême et, comme aux jours glorieux du passé, saisissant sa béquille dans ses mains crispées, il présenta les armes en criant : Vive l'Empereur ! Puis il s'abattit lourdement sur le sol, au même instant où la colonne s'éroulait avec un fracas effroyable : il était mort !

Mais si la vertu ne rencontre pas toujours ici-bas sa récompense, le crime du moins y est souvent exposé à de terribles réveils. L'armée Française régulière reprit bientôt Paris, et les misérables qui l'avaient déshonoré, reçurent enfin la juste punition de leurs attentats : fusillés en masses ou déportés au loin, il débarrassèrent le pays de leur odieuse présence, et le premier décret du gouvernement provisoire assemblé à Versailles, fut que la colonne serait rétablie comme primitivement. On avait d'abord projeté, afin d'éviter de futurs accidents, de la surmonter de la statue de la France, mais ce projet fut abandonné et en 1875, la statue de l'empereur reprit sa place au sommet du monument.

Il y a une légende populaire très curieuse à propos de la reconstruction de la colonne de la Grande Armée. On fit d'abord rechercher sous les ruines les plaques de bronze qui en entouraient le fût.

Toutes furent retrouvées et fondues sur les anciens moules dont on avait conservé les modèles. Or, on s'aperçut alors que l'ange de la Victoire qui surmontait autrefois le Globe que l'empereur tenait à la main avait disparu ! Qu'était-il donc devenu ? On fit faire les recherches les plus minutieuses, ce fut en vain : la Victoire nous avait quittés ! Certains prétendirent, non sans raison peut-être, que le misérable qui avait fait abattre le monument, en avait dû arracher l'emblème de la victoire pour en faire hommage au prince ennemi dont l'or avait payé son crime, et qui l'avait peut-être exigé de lui comme preuve matérielle de son odieuse trahison. Quoiqu'il en soit, on ne le retrouva jamais, et l'on dut, paraît-il, en faire fondre un nouveau pour remplacer celui de Napoléon Ier !

O Victoire ! Qu'es-tu donc devenue ? Tous les prisonniers faits par l'ennemi en cette guerre cruelle ont enfin revu leurs foyers : aurais-tu donc, toi seule, hirondelle fugitive, oublié le chemin de la Patrie ! Ah ! reviens vers nous, toi qui, si longtemps as habité notre tente et conduit nos soldats au combat ! Quitte, ô sainte captive, les murs où l'étranger te retient prisonnière ; et quand tu reverras les toits fumés de l'Alsace, les clochers en deuil de Strasbourg et de Metz, souviens-toi qu'un peuple tout entier y prie chaque soir en versant des larmes pour ton retour ! Alors, comme jadis l'Aigle impériale, tu prendras, toi aussi, de clocher en clocher, ton essor triomphal jusque sur cette colonne où t'attend celui qui fut ton fils bien-aimé !

La colonne Vendôme a été célébrée bien des fois par les littérateurs et les poètes. On se rappelle encore la chanson fameuse d'Emile Debraux (1818) :

Salut, monument gigantesque  
De la valeur et des beaux-arts.....  
L'Europe qui, dans ma Patrie,  
Pâlit un jour à ton aspect,  
Et brisa ta tête fiétrie,  
Pour toi conserve du respect.  
Car, des vainqueurs de Babylone,  
Des héros morts à l'étranger,  
Les ombres pour la protéger,  
Planaient autour de la Colonne !

Victor Hugo, lui aussi, payait au célèbre monument un magnifique tribut d'admiration quand il s'écriait :

O monument vengeur, trophée indélébile,  
Bronze qui, tournoyant sur ta base immobile  
Semble porter au ciel ta gloire et ton néant.  
Et, de tout ce qu'a fait une main colossale,  
Seul est resté debout, ruine triomphale  
De l'édifice du Géant !

Voilà, en quelques mots, l'histoire de cet édifice fameux dont la destinée fut aussi tourmentée que le fut l'existence orageuse du héros qui la couronne.

Quant à celui-ci, il est bien là à sa place, sur ce sommet élevé où sa statue reçoit les premiers feux de l'aurore, et que les derniers rayons du soleil ne semblent quitter qu'à regret. Il est bien là, au milieu de tonnerre et de tempêtes, lui qui sembla pendant sa vie commander à la foudre ; il est bien là, planant au-dessus de la grande cité qui fut le séjour de sa gloire, ce héros qui fut si au-dessus de son épo-

que par son courage et son génie ! Lui qui, pendant quinze ans, fut le guide de la Patrie, son inspirateur et son chef ; il est bien là, assez loin pour ne plus entendre les vains murmures de la multitude qui s'agite à ses pieds, et, assez prêt cependant, pour être encore au milieu de son peuple comme pour le protéger de son ombre, pousser les citoyens aux grandes actions, assister aux destinées de la Patrie et demeurer comme son plus précieux symbole de gloire !

Chaque année, le 5 mai, anniversaire de la mort de l'Empereur et le 15 août, anniversaire de sa naissance, la colonne est l'objet d'un touchant pèlerinage : les vieux soldats, débris de ce qui fut un jour la Grande Armée, viennent apporter des couronnes sur le monument de celui qui fut Napoléon Ier Empereur des Français !

Affaissés, courbés, mutilés, ils passent dans les rues populeuses de Paris, silencieux comme des ombres, comme des fantômes d'un autre âge : on s'écarte avec respect sur leur passage, les mères les montrent à leurs enfants car ce furent ces vieillards qui donnèrent un jour à la France une puissance formidable. Et ils s'en vont rendre au chef un hommage qui, pour plusieurs d'entr'eux, sera le dernier, car eux aussi, cèdent au temps qui emporte tout : leurs rangs s'éclaircissent sans cesse et bientôt la colonne d'Austerlitz aura reçu sa dernière couronne des mains du dernier médaillé de Ste-Hélène.

Mais, la France, elle, restera toujours au pied du monument désormais sacré, elle veillera pieusement sur ce dépôt précieux, et, s'il devait se lever pour la Patrie des jours de tourmente et d'épreuves, c'est encore sur ce bronze qu'elle viendrait chercher les inspirations du courage et les héroïques résolutions !

Comme cette colonne, la France, elle aussi, a traversé de terribles époques ; elle aussi fut privée de sa couronne ; elle aussi, fut chargée de liens infâmes, elle aussi fut précipitée du haut de sa grandeur sur un lit d'ignominie, mais comme la Colonne, aussi, elle s'est relevée de ses ruines, comme elle, plus solide et plus belle, elle porte maintenant dans les cieux son front couronné par l'adversité ! elle reçoit les hommages de l'étranger et quand son immortel drapeau traverse les mers sur ses navires formidables, il est acclamé par les populations accourues sur les rivages ! Comme la Colonne encore, il ne lui manque donc que la victoire, mais, comme le dit le P. Lacordaire : " Quand Dieu, toujours occupé du salut des hommes, veut opérer de grandes choses, il prédestine un homme et un lieu ; un homme qui doit agir, un lieu qui sera le théâtre de son action." Cet homme, qui doit agir, cet homme existe sans doute déjà ; caché peut-être

parmi les plus humbles, nul ne le connaît encore, mais le doigt de Dieu l'a déjà désigné : faisons donc des vœux pour qu'il comprenne la grande tâche que réclame de lui le Tout-Puissant, qu'il sache l'accomplir sans faiblesse et ramener ainsi à nos drapeaux la Victoire fugitive, à notre France chérie la gloire des temps passés.

P. COLONNIER.

## REMINISCENCES HISTORIQUES

### —NORWAY HOUSE—

Ce fort a occupé autrefois, une position assez importante, dans le Nord-Ouest. C'était un entrepôt de marchandises et de provisions. Les barges du district d'Athabasca, y laissent leur fourrure et se chargeaient, en échange, de marchandises et de provisions. C'était leur terminus. Les barges des autres districts ne s'arrêtaient pas à Norway House, mais se rendaient jusqu'à York Factory. Nos voyageurs désignaient ce poste, sous le nom de "Rivière au Brochet." C'est sous ce nom que les anciens le connaissent. Le site avait été judicieusement choisi, sur les bords du "Little Plain Green Lake."

Les barges de la Cie. passaient à cet endroit,, dans leur voyage à la mer, ou au Nord Ouest. Ses vastes batiments qui regorgeaient alors de pelleteries, pemmican, viande sèche, graisse, langues fumées sont presque déserts et semblent pleurer sur leur triste abandon.

Il n'y a guères que le jardin qui ait soutenu son ancienne valeur.

Quelques plants, importés d'Angleterre, ont été conservés avec un soin affectueux. Durant la belle saison, les officiers du fort peuvent encore se promener dans les allées et admirer les grappes chargées de fraises, groseilles etc. qui invitent la main du passant à la cueillette.

Au milieu du jardin, se trouve un petit cadran solaire placé par le Capt. Franklin et qui est conservé comme un précieux souvenir de son séjour à cet endroit.

A quelques pas de là, s'élève une vieille bâtisse en pierre. C'était la Bastille de la compagnie. C'était là, qu'à de rares intervalles, soit dit à sa louange, étaient confinés les employés, coupables de faute grave.

Jusqu'en 1870, Norway House n'avait rien perdu de sa splendeur.

Les principaux officiers s'y réunissaient souvent pour faire leur rapport, délibérer sur les affaires de la compagnie. De 1836 à 1871, il s'y tint 21 conseils, qui furent présidés par les Gouverneurs suivants: Sir Geo. Simpson; Eden Colville; A. G. Dalla; W. Me. Tavish et Sir D. A. Smith.

Sir Geo. Simpson se rendait de Lachine au fort Garry en canot d'écorce, que dirigeaient des Iroquois de Caughnawaga. Quand le conseil devait être tenu à Norway House, il se rendait ensuite à ce dernier endroit et retournait, le plus souvent, à Lachine, le même automne.

De 1830, à la présente date, ce poste fut commandé par plusieurs facteurs, qui ont tous joué un rôle important dans le pays.

Ce sont MM. Donald Ross; Geo. Barnston; W. Sinclair; Jas. A. Graham; Jas. G. Stewart; Robert Hamilton; Roderick Ross; Hugh McDonal et Horace Bélanger.

M. Barnston était un botaniste distingué, qui fit des études spéciales sur la flore du pays.

M. Graham devint en 1874, le commissaire en chef.

Les manières affables, la grande expérience et la justice des décisions du commandant actuel de ce poste, M. Bélanger, l'ont rendu, l'un des facteurs les plus populaires et les plus respectés de la compagnie.

Le plus grand nombre, des anciens colons d'origine Anglaise, qui constituent les paroisses de St. John et de Kildonan, ont fait un court séjour à Norway House. Le 6ème régiment de ligne, en 1840 et les Carabiniers Royaux en 1857, firent une halte, près de ses murs.

Le Capt. Franklin s'y arrêta en 1819 et en 1826. Le Dr. Richardson, neveu de Franklin, passa à cet endroit en 1848, à la recherche de son oncle, qu'il avait accompagné dans ses deux expéditions précédentes. J. Bte. Bruce, agissait comme guide du Dr. Richardson, dans son lointain voyage. Le Dr. Richardson a publié un récit détaillé de cette expédition, qui demeura infructueuse. Parmi les missionnaires les plus distingués qui le visitèrent, mentionnons N. S. Taché, Laffèche, Grandin Faraud et Grouard. Les autres missionnaires passèrent, tous par là, puisque c'était le chemin des barges de la compagnie et qu'il n'y avait pas d'autre voie, pour pénétrer dans le Nord Ouest.

M. Harper fut le premier prêtre, qui visita cet endroit, en route pour York. Il se rendit jusqu'à York Factory, avant l'année 1830.

M. Harper avait été ordonné prêtre à St. Boniface.

MM. Blanchet et Demers, qui tous deux devinrent plus tard évêques, de la Colombie, arrêrèrent également à Norway House, pour se rendre en Orégon, par la rivière Taskatchewan et la rivière Colombie. En 1844 M. Thibault passa à Norway House. Il fut suivi par le P. Taché et Mgr. Lafèche.

Disons un mot du voyage de ces deux vénérables prélats.

C'était en 1846. Une terrible maladie faisait des ravages dans la colonie, pourtant bien peu nombreuse. M. Lafèche, qui desservait alors, St. François Xavier et la Baie St. Paul, fit 4 sépultures dans cette dernière paroisse et 6 dans la première. De retour à St. Boniface il alla visiter plusieurs malades, le P. Taché en visita pour sa part 20. Ceci se passait le premier dimanche de juillet. Le 8 juillet, tous deux partirent pour l'île à la crosse, laissant Mgr. Provencher, absolument le seul ecclésiastique, dans tout ce qui constitue aujourd'hui la Province de Manitoba.

Pendant les trois dernières semaines de Juillet, ce Prélat eut la douleur de donner la sépulture à 96 personnes.

Le P. Taché et Mgr. Lafèche, se rendirent à cheval, jusqu'au fort de pierre (Lower Fort Garry). De là, ils s'embarquèrent sur un petit *Schooner* qui les conduisit à Norway House. C'est là, que Mgr. Lafèche fut atteint de la terrible maladie, qui faisait tant de ravages dans la colonie de la Rivière Rouge. Il fut réduit à la dernière extrémité, n'ayant que le P. Taché, pour seul médecin.

Heureusement qu'après quelques jours, le danger disparut et la malade ayant repris un peu de force, fut en état de s'embarquer, avec son compagnon, sur les barges qui arrivèrent alors de York Factory, en destination pour l'île à la Crosse.

Dans les archives du fort, sont conservées plusieurs lettres du vénérable archevêque de St. Boniface. On y respire à chaque page, le zèle d'apôtre, dont il était enflammé, pour le salut de ses pauvres sauvages et la tendre affection qu'il portait à ses chères missions.

Au risque d'être indiscret, je ne puis résister au plaisir de détacher les quelques lignes suivantes, qui montrent le dévoûment sublime de ce grand cœur d'évêque et de missionnaire.

La lettre est adressée à M. Barnston, alors facteur en chef à Norway House, et est en date du 24 juillet 1855.

" Me voici encore, à l'île à la Crosse, dans ma chère mission de

“ St. Jean Baptiste, au milieu de ces pauvres sauvages, au bonheur  
 “ desquels, j’ai consacré mon existence et pour lesquels, j’ai renoncé  
 “ à ma famille et à tous les plaisirs, que le monde promet à ceux  
 “ qui le suivent.

“ Je n’ai qu’un regret, celui de ne pouvoir pas faire davantage,  
 “ pour ces infortunés enfants des bois. Leur pauvreté m’afflige ;  
 “ leur ignorance me fait souffrir davantage. Si nos efforts pour la  
 “ conversion et l’instruction des sauvages *ne vous paraissent pas*  
 “ *déplacés*, priez, pour que le bon Dieu bénisse ces efforts, et féconde  
 “ le champ que nous arrosons de nos sueurs, pour y faire produire  
 “ des fruits de salut et de bonheur. . . . . Pour ma part, habitué,  
 “ aux privations du Nord, je vois sans crainte, arriver un hiver,  
 “ qui ne sera certainement pas aussi confortable, que celui que j’ai pas-  
 “ sé à la Rivière Rouge, mais qui me sera aussi agréable, si, comme  
 “ je l’espère, je puis faire du bien et être utile à quelqu’un.”

Dans un autre lettre datée du 8 janvier 1856, on constate un fait  
 fort extraordinaire ; c’est que durant l’été précédent, “ depuis le fort ”,  
 “ Cumberland, jusqu’à la rivière McKenzie, il n’y avait pas un ’  
 “ fort, où il fut possible, de se procurer un grain de poudre, ni pour ’  
 “ or ni pour argent.”

Aussi les Missionnaires et Mgr. Taché, le premier, furent obligés  
 parfois de souffrir de la faim, malgré qu’ils fussent dans des contrées  
 où le gibier était abondant. Oh ! Qui pourra jamais raconter les  
 privations de tous genres qu’ils eurent à supporter ? C’est là, le se-  
 cret de Celui là Seul, qui peut récompenser dignement, leurs tra-  
 vaux.

Toutefois, dans les correspondances privées, qui, dans l’idée de  
 leur auteur, ne devaient jamais être livrées à la publicité, nous pou-  
 vons soulever un coin du voile qui dérobe à nos yeux, les mille  
 sacrifices de l’existence des Missionnaires, à cette époque.

Les annales judiciaires du fort sont peu riches.

Le Gouverneur Simpson a souvent tenu des cours à cet endroit,  
 une entr’autres, en 1846. Dans cette circonstance, il commença  
 avec le Colonel du 6<sup>e</sup> régiment, une enquête sur la scandaleuse et  
 déplorable affaire *Evans*.

Plus tard, Sir F. Johnson, aujourd’hui, juge en chef, à Montréal,  
 y présida des assises. En 1890, le Lieutenant Gouverneur Schultz  
 se rendit au fort et assermenta M. Bélanger, Facteur en chef, comme  
 Juge de Paix, pour tout le territoire de Keewatin.

Ce dernier, malgré l’immense étendue de sa juridiction, n’a pres-

que jamais occasion de l'exercer. Parmi les employés de Norway House, se trouvait M. Wm. Isbister, dont le nom se rattache à un évènement tragique qui se passa à ce poste. C'était en 1836. La compagnie avait commencé à élever un troupeau de bestiaux, pour l'usage de ses officiers. Le 8 septembre, un taureau furieux se précipita sur un employé, M. Isbister, et le tua aux portes mêmes du fort. Le facteur en chef fit immédiatement assommer ce dangereux animal et transporta les débris sur une île, qui se trouve dans le voisinage. Depuis, cette île fut désignée sous le nom de "l'île du taureau."

Le fils de ce M. Isbister, prit également du service dans la compagnie et passa en Angleterre. A sa mort, il fonda à Manitoba, plusieurs bourses qui sont données chaque année, pour encourager les élèves Universitaires.

A part des officiers actuellement au service de la compagnie, ce poste compte quelques vieux serviteurs mis à la retraite, et qui se sont groupés auprès du fort. Ces vétérans, après avoir passé la plus grande partie de leur existence au milieu de la sauvagerie, semblent tellement identifiés à cette vie, qu'ils ne peuvent se résigner à embrasser de nouveau la civilisation.

Loin du bruit, des lois positives et des coutumes gênantes de nos villes, ils coulent, dans le calme, et dans une liberté à leur goût, des jours heureux. Inutiles de les inviter à s'éloigner du fort et à venir vivre au milieu de nous. En secouant leurs cheveux blancs, ils vous diront: "L'atmosphère de vos villes me tuerait."

Au nombre de ces vieux serviteurs, se trouve, *Hector Morrison*, qui porte fièrement ses 75 ans. Il fit partie de deux expéditions au cercle polaire, avec le Dr. Rae. Comme la plupart des vieillards, il aime à causer du bon vieux temps et raconte des anecdotes fort curieuses sur ses lointains voyages. Les beautés sauvages de la rivière Nelson, enthousiasment encore ses vieux ans, qu'il veut terminer près du fort.

*Thos. Mistagan*, agit comme chef de la bande des sauvages qui avoisine Norway. Il connaît tout son Nord, par cœur. C'est un des rares survivants, qui ont fait partie de l'expédition à la recherche de Franklin.

*Adam Moodie*, est un vieux guide, qui pendant nombre d'années, a dirigé les brigades de barge, qui chaque année, se rendaient à York. Il était, de plus, l'un des courriers de la Compagnie. Son service s'étendait de Norway House, à Carlton. Ce dernier endroit

était le point de réunion pour les courriers d'hiver.

L'un de ces courriers partait du fond de la rivière Mc-Kenzie, en canot d'écorce. Quand la glace prenait, il continuait à pied, de poste en poste, jusqu'au lac Arthabaska. Le départ d'Arthabaska se faisait toujours le 2 janvier. Le courrier, ou pour me servir de l'expression reçue alors, le " Winter packet " se rendait d'Arthabaska à Carlton, en changeant à l'île à la Crosse. D'autres courriers partaient d'Edmonton le 12 janvier et après avoir changé au fort Pitt, se rendaient également à Carlton. D'autres partaient du fort Garry le 8 décembre et arrivaient à Norway House le 31 décembre. Moodie partait de Norway House, remontait le Saskatchewan, jusqu'à Carlton, en passant par Cumberland et revenait par la même route. Pendant 20 ans, les raquettes au pied, il fit ce petit voyage de 1000 milles.

Du fort Pelly, on allait aussi quelquefois à Carlton. Le service était si bien organisé et si courageusement accompli, que la rencontre à Carlton avait toujours lieu, le jour même ou à un ou deux jours près.

Quant à Moodie, pendant ses 20 années de service, malgré les tempêtes, le froid, et la longueur de la route, il ne lui arriva jamais d'être en retard.

Les barges qui faisaient le voyage à York, avaient à l'ordinaire 29 pieds de longueur et 10 pieds de largeur.

Dans la construction de ces barges, deux choses essentielles devaient être observées. Elles devaient être fortes, pour ne pas se briser contre les rochers, pendant les portages et légères, pour pouvoir être transportées facilement.

Les portages entre Norway House et York, étaient nombreux. Leur longueur variait depuis sept arpents jusqu'à un mille.

La charge de ces bateaux consistait en 100 pièces, pesant environ 8000 livres. Chaque ballot était attaché à une courroie, que les serviteurs se passaient sur le front, de manière à porter le ballot sur le dos. Chacun rivalisait à qui ferait le plus de besogne. Ces pauvres voyageurs ne perdaient pas, pour cela, leur gaieté naturelle et trouvaient souvent le temps, malgré ce lourd fardeau, d'entonner quelque joyeux refrain. L'amour propre les aiguillonnait à un tel point, qu'ils exécutaient des tours de force incroyables et parfois altéraient ainsi leur santé pour toujours. Aussi, le soir, après que la fumée du camp était éteinte, il fallait voir, comment, étendus sur la grève ou sur quelque rocher, comme sur un lit moelleux, ils se reposaient

d'un sommeil profond, et bien mérité.

Chaque district avait sa brigade ou contingent de voyageurs, qui comprenait deux barges montées chacune par 7 à 8 hommes. La brigade de la rivière Rouge avait le plus long trajet à parcourir. Elle se rendait du fort Garry à Norway House, et de là, au Portage la Loche, où elle rencontrait la brigade du district Mc Kenzie, lui remettait des marchandises pour faire la traite et recevait en échange les belles fourrures de l'extrême Nord. Elle revenait ensuite à Norway House, se rendait à York, y déposait les fourrures du district Mc Kenzie, se chargeait de marchandises destinées au commerce d'Assiniboia et revenait au fort Garry. Tout ce qui était destiné à la colonie d'Assiniboia, venait par cette route. C'est par cette voie qu'arrivèrent les cloches de la cathédrale de St-Boniface et le premier piano, qui se fit entendre dans le pays.

Ces voyages pleins de péril et de fatigue, formaient de rudes voyageurs. Chaque brigade était sous la charge d'un officier ou d'un guide. Le célèbre guide L'Espérance, n'avait jamais de bourgeois et fut toujours chargé de diriger lui-même, la brigade qui lui était confiée.

Les guides étaient l'âme de l'expédition. Leurs employés les respectaient, leur témoignaient une grande confiance et se montraient fiers de leur chef. Sous la direction de leur guide, ils pouvaient tout tenter.

Les deux guides qui ont laissé la plus grande réputation, sont L'Espérance, un Canadien-Français, qui en 1812, fit le coup de feu à Chateauguay, sous de Salaberry, et un métis français, M. J.-Bte Bruce, mort tout récemment. Jusqu'en 1874, ces moyens de transport étaient à peu près les seuls, et encore aujourd'hui, dans bien des endroits du Nord-Ouest, il n'y en a pas d'autres.

Jadis, Norway House, a vu passer à ses portes, bien des hommes distingués et des brigades de voyageurs. Son abord était alors plein de mouvement et d'activité. *On en parlait longtemps sous le charme.* Aujourd'hui déshérité et silencieux, il attend que le chemin de fer de la Baie d'Hudson, lui donne un regain de vie et de gloire.

St-Boniface, 16 mai 1892

L. A. PRUD'HOMME.

## LES ORPHELINATS AGRICOLES.

---

MESSIEURS,

Le R. P. Ruhlmann, notre aimé et savant directeur me demande de vous parler "des orphelinats agricoles." Quoique pressé par le temps et mille soucis d'affaires, je ne puis résister à cette prière, et, pour ainsi dire, malgré moi, je succombe à la tentation de vous entretenir d'une œuvre à laquelle je dois les plus pures consolations comme aussi le plus doux moment de ma vie.

Vous me ferez grâce, Messieurs, de vains frais de rhétorique. Le sujet est assez éloquent par lui-même pour transformer un simple entretien en un discours des plus touchants surtout, s'il vient d'un cœur convaincu s'adressant à des hommes de foi profonde et d'intelligence éclairée, comme vous témoignez qu'il y en a beaucoup dans ce beau pays du Canada.

Après un historique succinct des débuts des orphelinats agricoles, nous verrons cette œuvre dans ses *applications*, dans ses *résultats* : son *importance* primordiale alors ne sera pas longue à démontrer. Le sujet est vaste ; mais ne craignez point ; je serai bref, car si ce qui se conçoit bien, s'énonce clairement, ce qui relève d'un ordre d'idées supérieur, comme c'est le cas pour notre sujet, est aussi lumineux de simplicité et d'unité.

A part les colonies de Cîteaux et de Mettray, en France, depuis le terrible drame de 1789, pendant un demi-siècle, nous ne voyons pour ainsi dire aucune maison d'orphelins. Les couvents de tous ordres, spoliés et ruinés, sont incapables de rassembler leurs débris jetés aux quatre vents au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité républicaines. Et qui en souffre, ne le voit-on pas ? Ce sont les pléiades des malheureux de toutes sortes que ces monastères, objets de haines sataniques, recueillaient et abritaient contre les misères du corps et de l'âme. Le vol et l'assassinat ont été élevés à la hauteur d'institutions nationales, ont baigné tout un peuple, et quel peuple, dans le sang, Messieurs ! on a entrepris le nivellement

de la Société. Voilà cent ans qu'on est censé y travailler ! Et chaque jour, le câble nous apporte des vieux pays une preuve nouvelle de la confusion dans laquelle sont tombés les auteurs et les continuateurs de cette entreprise chimérique, mensongère, impie !

Mais, revenons à nos orphelins, pendant ce temps, abandonnés, perdus au milieu de ce tourbillon qui prétend être la civilisation la plus raffinée qu'on ait jamais eue.

Sous le dernier empire, quelques hommes de cœur commencent à s'émouvoir de ces cent mille déshérités que chaque année nouvelle nous laisse en héritage. Les crimes augmentent effroyablement et la plus grande partie sont commis par de tous jeunes gens, des enfants. On débute donc timidement ; on va marcher quand arrive un nouvel orage : C'est la guerre, l'invasion, la défaite ; toutes leurs horreurs !

Que d'infortunes à consoler, de larmes à essuyer alors ! heureusement la charité n'est pas au-dessous de la haute tâche qui lui incombe.

Les noms du R. P. Rey, de M. le Conseiller de Metz, de M. le marquis de Gannello, de M. le Président Beaujean, de M. Naquet sont bien connus. Je crois utile cependant de les rappeler ici avec quelques commentaires sur leurs œuvres.

C'est le R. P. Rey qui fit renaître pour 50 ans les beaux jours de la célèbre abbaye de Cîteaux, ce foyer de science et de lumière d'où partirent St-Bernard et ses compagnons pour fonder Clairveaux.

Les immenses bâtiments avaient souffert de la révolution, comme bien on pense ; il en restait pourtant de beaux débris et, vers 1840, le R. P. Rey y installa 5 ou 600 enfants de 5 à 21 ans, partie orphelins placés par leur famille, partie détenus reçus de l'administration pénitentiaire. La culture comportait plus de 2000 arpents de terre en parfaite exploitation, dont une grande étendue en vignes célèbres touchant au crû de Nuits. Moulin, forge, charronnage, cordonnerie, etc., donnaient à tous le travail et le pain quotidien, avec les cultures dont les produits étaient renommés dans toute la France.

En 1870, une Compagnie fut formée des plus grands élèves ; ils firent bravement campagne et furent médaillés.

La prospérité était grande, quand, il y a quelques années, le gouvernement saisit un vain prétexte pour détruire toute l'œuvre d'un coup, et jeter à la porte de leur domicile, brutalement et sans appel, religieux et enfants.

M. le Conseiller de Metz fondait à Mettray sa fameuse colonie presque en même temps que le R. P. Rey remontait Cîteaux. Nous

aurons occasion de revenir sur l'œuvre de cette grande âme, qui, dès la jeunesse, renonçant à toutes les séductions du monde et du succès, au moment où l'avenir lui découvrait tant d'honneurs et de gloire, préféra à ces vanités l'honneur et la gloire inébranlables d'une charité sans bornes.

M. le Marquis de Gannello débutait vingt ans plus tard. Sa famille, l'une des plus anciennes et des plus célèbres de Bretagne, lui laissait plusieurs établissements de charité en formation parmi son riche héritage. La guerre vint avec son cortège d'orphelins ; M. de Gannello en ramassa un grand nombre et s'attacha plus particulièrement à sauver de l'annexion les enfants orphelins d'Alsace et de Lorraine. Mais ses protégés grandissent, deviennent hommes, les établissements et les maîtres demeuraient ; on changea donc le but de l'œuvre en quelque sorte, et aujourd'hui la Société de Patronage des Orphelinats agricoles de France, la Ste-Enfance française, est une des plus grandes et des plus charitables institutions de notre pays. Cela, en dépit de sa teinte cléricale qui lui a valu le refus de reconnaissance comme d'utilité publique ! Notez que cette reconnaissance est accordée à quantité de compagnies plus ou moins sportives, hippiques, bovines ou canines !

M. le Président Beaujean commençait son œuvre au même temps que M. le Marquis de Gannello la sienne. La philanthropie était plutôt que la charité l'enseigne de M. le Président Beaujean. Il faisait appel à tous, catholiques, protestants ou juifs, peu lui importait, pourvu que le bien se fit. Toutefois, intègre, et croyant au suprême degré, il ne laissait pas d'être d'une haute et touchante piété. Lui, du moins obtint quelques légères concessions du gouvernement. Mais au moment de recueillir les premiers fruits de son labeur, aux lauriers qu'il méritait, la Commune, se chargea d'ajouter la palme du martyr ! Les trois fils de M. le Président Beaujean continuèrent pieusement l'œuvre paternelle. C'est la société générale de protection pour l'enfance abandonnée ou occupable qui compte aujourd'hui plus de 3000 pupilles et dispose d'un budget respectable.

Avant de continuer, saluons la mémoire de M. Baguet, le fondateur du N.-York Catholic Protectory. C'est en France que le célèbre banquier irlandais avait pris ses modèles ; pendant un temps il les a surpassés même et ses superbes établissements de Harlem et de Syracuse méritent les éloges les plus complets. Ils doivent abriter plus de 2000 enfants, si je ne me trompe, aujourd'hui.

Saignée aux quatre veines, la France, avec le prix de sa rançon,

les charges croissantes dont l'accablent ses oppresseurs intérieurs, non moins terribles que ses ennemis du dehors, trouve moyen de pourvoir à tout. Les dévouements se multiplient, les ordres religieux s'organisent spécialement en vue de la direction d'orphelinats agricoles. En vingt ans près de cent de ces précieux établissements fonctionnent en dépit de tous les obstacles, de toutes les difficultés. Le mouvement s'étend, dépasse nos frontières, l'Océan même.

Je ne parlerai point des orphelinats agricoles de filles quelque grande que puisse être leur utilité. Presque partout le sexe faible, est, en raison même de cette faiblesse et de causes que je ne puis développer ici, infiniment plus favorisé que le sexe fort. En France, sur 100 et quelques orphelinats, 70 et quelques au moins sont réservés aux filles. Et pourtant il y a sur ces mille petits malheureux dont je vous parlais tout à l'heure, à peu près autant de garçons que de filles.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les orphelinats industriels, si merveilleux qu'ils venaient à New York, à Montréal même, à la réforme, où ces jours derniers je recevais un accueil, auquel je suis heureux de rendre un public hommage. Le simple exposé des œuvres de l'Orphelinat agricole prouve bien mieux que tous les discours combien plus il dirige son pupille vers les sentiers du bonheur.

La terre est la source première de la richesse. N'est-ce pas la terre qui nous donne depuis le métal, précieux au point que trop souvent l'on fait de sa vie le seul but de l'acquérir, jusqu'à ce combustible sans pareil d'où l'industrie tire toutes ces forces ainsi que les produits les plus variées que ce soit pour l'éclairage ou pour la teinture, en passant par tous ces animaux, toutes ces plantes, matières premières de l'Industrie et du Commerce, et dont l'unique destination est l'industrie, le bien-être du roi de cette inépuisable nature, de l'homme ?

Encore une fois, la terre, le sol, voilà l'unique source de la richesse. Il n'y a pas au monde un agent plus positif, plus inébranlable. Aussi devons nous, sous peine de manquer à la logique la plus élémentaire, donner à cette terre tout le soin, toute la considération qu'elle exige comme un bon architecte apporte aux fondations de son édifice toutes ses sollicitudes. Nous l'avons trop oubliée cette terre de nos jours ; éblouis par les prodigieuses démarches de la science nous avons perdu de vue tout à la fois notre but et notre point de départ. Il est temps de reprendre nos sens et de chercher

là où est vraiment le remède aux maux qui nous menacent. Crises sociale, agricole, industrielle, tout cela n'est qu'une seule et même chose ! La chaîne est rompue et depuis cent ans, l'univers entier passe dans cette même maille qu'il tient d'une main sans avoir le courage d'étendre l'autre pour reprendre, au prix de son orgueil blessé, la continuation de sa course, refusant de voir cette autre maille que le ciel lui tend avec une patience digne de la seule éternité, il aime mieux s'épuiser en vains efforts, en rage désespérée.

Pour nous, messieurs, qui plaçons nos aspirations au dessus de ces honneurs, faut-il céder au découragement, nous laisser vaincre avant d'avoir combattu ? Non, je vous le dis hautement, la barque de Pierre ne tombe pas plus que l'arche aux jours de déluge ! Et Dieu, pour accomplir son œuvre, se plaît à n'employer que les plus faibles instruments, les petits enfants, qu'il appelait à lui, les orphelins, abandonnés méprisés, voilà, ceux qu'il a choisis pour régénérer ce monde pourri jusqu'au moëlle. Il nous appelle, messieurs, il vous convie à la fête hésiteriez-vous à passer même au besoin par le feu et par les flots de sang, pour répondre à cet appel ? Ne voyez-vous pas là-haut plus de gloire qu'il n'en faut pour mettre le comble aux désirs les plus insatiables ? D'ailleurs, pour le moment, ici pourtant, la tâche est un peu moins ardue et périlleuse sur cette terre immense autant que libre du Canada, ici l'on rend encore à César ce qui est à César, l'œuvre est bien simple dans toute sa grandeur.

Le seul obstacle, et il est facile à vaincre assurément, se trouve dans la législation. Le magistrat ne peut en effet placer à la réforme, à l'orphelinat, que des enfants en dessous de 19 ans. Après cet âge c'est ou dans la rue ou au pénitencier qu'est le refuge du pauvre orphelin, voué fatalement au vice, au crime, dans son complet isolement, demandez donc, et on vous l'accordera, une loi autorisant et enjoignant, selon les cas, au magistrat de placer à la réforme jusqu'à l'âge de 21 ans les coupables qui passeront devant lui ou même les enfants moralement abandonnés, qui ne le cèdent tous en rien, aux premiers dans leur infortune, donnez aussi le droit à la réforme d'élargir le cercle de ses pupilles les plus hésitants d'accord avec le magistrat. Ainsi notre œuvre peut marcher,

A mon avis, on aurait avantage à diminuer sensiblement le nombre des enfants mis à la réforme urbaine; motif d'économie d'abord, motif de moralité ensuite.

Avec les \$16 que le gouvernement donne par mois par enfant en

ville, vous pourrez en entretenir deux à la campagne. Et puis le travail des grands paie les dépenses des petits. Ce n'est pas tout, ici, vous pouvez, non seulement de vos petits mauvais sujets faire des hommes, mais encore, sans frais aucun, vous pouvez de ces hommes faire des propriétaires, de parfaits citoyens. Volontiers le gouvernement vous donnera, gratuitement et avec exemption de toutes taxes des terres que durant les longs hivers vous déboisez, vous en défricherez ensuite une partie ; vous y mettrez une maisonnette, les dépendances, tout cela peut se faire par les mains de ses seuls enfants, très économiquement. Mais comme la description d'une œuvre et le genre peuvent vous intéresser, je vais, aussi rapidement que possible, vous tracer à grand traits le plan de ce qui, pour nous, constitue le vrai type de l'orphelinat agricole par excellence. C'est de Mettray qu'il s'agit.

Dans un site riant, au milieu du jardin de la France, en Lorraine, sur les bords de cette Loise fameuse, au détour d'une route superbe, vous arrivez à la grille de la Colonie. Presque tous les habitants de la maison sont là en vertu de condamnations judiciaires et pourtant, en vain cherchez-vous, rien ne nous rappelle, de près ou de loin, la contrainte, la séquestration.

Un immense *square* tout couvert d'arbres séculaires sous lesquels se déroulent de verts tapis de gazon émaillés de mosaïques aux couleurs éclatantes, un élégant clocher s'élevant audessus de ce dôme feuillu et de coquets *cottages* symétriquement disposés au bordure, voilà le séjour de nos petits prisonniers.

La ferme avec ses ateliers, sa distillerie et tout le reste est située derrière un rideau de verdure. L'infirmerie se trouve également au milieu de frais jardins, par les allées desquels, avec les joyeux bambins nous voyons circuler de bonnes sœurs blanches au costume original et à la gigantesque cornette.

Chaque maison a comme locataire une famille, 40 enfants sous la surveillance d'un frère aîné et de moniteurs. La douceur et la bonté sont les instruments de réforme employés dans l'établissement—1200 enfants y sont élevés. L'uniforme et les exercices rappellent un peu la caserne ; on y trouve un peu à redire ; mais, le panache fait tant d'impression que, en France, on en pardonne même l'abus. Nous continuons notre visite par les salles d'assemblée, le presbytère. Nous arrivons enfin à un quartier des plus intéressants.

Certaines familles, à bout d'arguments, avec des enfants de nature indomptable, demandent leur internement ici. On a remarqué les

bons effets d'un isolement absolu sur ces esprits rebelles et tout est disposé de façon que chacun, sans être positivement prisonnier, puisse apprécier en peu de temps, les avantages d'un retour aux bons sentiments—Cela se fait parfaitement et sans entacher en rien l'honneur ou la considération de l'enfant ou des parents.

Je ne veux pas décrire les écuries, la porcherie, les silos, la distillerie : Je vous ennuierais et n'aurais plus rien à vous dire une autre fois.

Mais revenons dans la cour d'honneur. Nous sommes salués par une fanfare entraînante ; c'est une revue solennelle, ni plus ni moins, Le train qui siffle au loin m'appelle malheureusement au plus tôt. Nous saluons en hâte le regretté M. Blanchard, et nous revenons bien vite à Montréal. Donc, nous le répétons ; l'organisation, elle est aisée ! Vouloir ! Il est bien court ce mot et cependant que de développement ne comporte-t-il pas dans ses effets. Je voudrais en quelque sorte avoir cette baguette magique dont les fées de Perreault par exemple, ont jusqu'ici seules le secret. Mieux encore je voudrais pouvoir une seconde, disposer de ce feu sacré qui enfante les héros de notre lecture religieuse et pratique. Alors, je vous ferais pénétrer, dans les mystères dus à ce mot " Je veux " appliqué courageusement, loyalement !

Obligé de me contenter de mes faibles ressources, laissez-moi du moins, en finissant, livrer à votre réflexion un trait bien propre à déterminer en vous un sentiment qui pour n'être pas tel que je le souhaiterait, ne s'en rapproche pas moins de beaucoup je l'espère.

Un jour, au cours de mes nombreux exercices, je rencontrai un pauvre enfant, son aspect était plus misérable que tout ce que vous pouvez imaginer de plus triste, des haillons mouillés le couvraient à peine ; sa démarche gênée, pesante lui donnait un air d'infirmité incurable. Son visage pâle, rongé par la vermine, sa tête dénudée par la teigne était repoussante, ses yeux éteints, sa voix rude : un monstre enfin à figure humaine. Cet infortuné, abandonné à l'heure de la naissance, n'avait ni père ni mère connus. Comme la plupart de ces fruits du vice et de la débauche, ce malheureux dans sa solitude désespérée, ne pensait qu'au mal. Tout enfant, les mercenaires auxquels il avait été confié se dégoûtèrent de ses infirmités, de ces malices. La brutalité fut employée, la révolte arriva, en un an, dix-huit nourriciers avaient échoués dans leur entreprise de dompter cette petite bête féroce, devenue la terreur de tous. Un jour, c'était un camarade qu'il assommait à moitié, un autre jour son génie s'employait à faire

mourir un animal de la ferme. En dernier lieu enfin, un incendie terrible avait ravagé le village ; il fut reconnu l'auteur du crime. On allait le remettre à la justice. Il avait 12 ans !

Sans hésiter, je n'attends pas la fin du récit qu'on me fait, et emmenant le malheureux petit, nous allons à la Préfecture régler nos comptes avec les hommes de loi.

J'ai le bonheur de rencontrer un de ces esprits généreux et droits qui savent combien la lettre tue l'esprit. J'ai gain de cause et je mène ma nouvelle recrue à mon Orphelinat de St Georges.

Là, je me croyais sauvé. Mais, attendez un peu. L'aumônier, les religieuses, le registrateur auxquels je présente mon petit compagnon, jettent de hauts cris : Qu'allons-nous faire de cela ? Quelle ignominie ! Mettez-le où vous voudrez ! Nous n'en voulons pas ! " Tout mes discours ne peuvent arriver à faire fléchir leur résistance. A ce moment la cloche du déjeuner sonne, tout le monde arrive des champs en chantant gaiement. Je compte sur ce moment toujours assez touchant pour obtenir un peu d'indulgence en faveur de mon petit protégé. Je ne m'étais pas trompé ; enfin on le reçoit tant bien que mal.

Le pauvre enfant tout pelotonné sur lui-même, comme un renard qu'on vient de déterrer, pardonnez-moi la comparaison, ne sait littéralement pas où se cacher. Son embarras devient bien autre, quand les espiègles se mettent à le dévisager, à le détailler comme ont habitude de faire les anciens sur un des nouveaux, dans tous les collèges de la terre.

Cependant, une bonne toilette, des soins hygiéniques assidus eurent bientôt raison des infirmités du corps. En même temps, la douceur de l'Aumônier, des Sœurs, apprivoisa ce petit sauvage, peu à peu sa figure s'épanouit, ses yeux s'illuminèrent, l'intelligence se développa. Deux ans après, Jacquinet, c'était son nom, savait lire, écrire, compter très suffisamment ; mieux encore, il faisait sa première communion. Et cet infortuné, qui lors de son arrivée à la maison, ignorait jusqu'à l'existence même de Dieu, nous édifiait par son recueillement, par sa piété.

Aujourd'hui, c'est un bon travailleur et, sans qualités transcendantes, il suffit pourtant à témoigner de ce que peut faire l'Orphelinat agricole : d'une brute façonner un homme. J'aurais pu vous citer cent exemples du même genre, plus frappants même, car leurs sujets sont devenus plus que d'honnêtes ouvriers. On les a vus à la tête de maisons de commerce et de banques des plus importantes ;

On les a vus occuper de brillantes situations dans toutes les branches de l'Administration. On les a vus même, Messieurs, porter les étoiles du général au champ d'honneur. On les a vus à l'autel enfin et presque sur les trônes épiscopaux — ces trônes occupés dès le premier jour déjà par de grands pêcheurs devenus de grands docteurs, des saints illustres.

Et quand l'heure de leur libération aura sonné, au lieu de les éloigner, vous les fixerez sous votre œil vigilant, paternel. Peu de temps après vous en ferez de bons pères de famille et désormais votre tâche sera toute de consolation. Voilà ce que vous pouvez entreprendre, Messieurs. N'est-ce pas plus intéressant encore que l'Orphelinat industriel, vos enfants devenus propriétaires, ne seront-ils pas toujours plus heureux plus considérés que les simples ouvriers quels qu'ils soient.

A la Réforme de la ville je ne garderais que ceux qu'il est absolument impossible d'appliquer aux travaux des champs, par nature, caractère ou autres causes. Les fondations d'Armsdel et de Montfort sont en état de recevoir cet agrandissement pour peu que vous les aidiez. Plus tard une succursale horticole pourrait utilement s'établir aux portes de Montréal ; mais, ceci ne serait bon encore que par exception.

Il est inutile d'entrer dans les détails de cette organisation très simple, non plus que dans les questions budgétaires aussi peu compliquées. Votre intelligence des affaires jointe à votre charité et au dévouement inépuisable des religieux, vos saints collaborateurs, m'en montreraient certainement sur ce point.

Là n'est point la difficulté. Nous la trouvons bien placée dans la négligence avec laquelle nous avons coutume de traiter toutes choses ici-bas, et jusque dans les circonstances les plus solennelles de notre vie. Nous en reconnaissons l'excellence ; nous admirons, mais, pour chacun de nous en particulier, la moyenne nécessité est infiniment préférable au moindre trouble, au moindre changement dans nos chères habitudes. Aussi tout prospères que nous paraissions être, grâce à son développement scientifique à nul autre pareil, n'hésitons-nous pas à dire que, dans le cours des âges, en a vu débilité d'esprit, faiblesse de caractère, abdication de nos droits comme désertion à tous nos devoirs poussés au degré que nous voyons sur cette fin de siècle étourdissante.

Mais, ici, des marins, sur ces jeunes côtes, au milieu de ces jeunes peuples que chaque jour viennent grossir les armées de colons re-

crutés parmi les classes les plus énergiques, les plus vigoureuses de toutes les nations, nous trouverons plus cet enthousiasme sans lequel l'effort devient presque impossible. D'autant plus que ces hommes là ont connu l'aiguillon de l'adversité : pour la plupart, la leçon a été profitable ; sortis de leur apathie, cœurs ouverts brutalement par les coups du malheur, ils laisseront désormais échapper ce baume naturel de la compassion, de la charité pour leurs semblables. Ajoutez à cela la douce influence de cette religion sainte, que peut-être ils auront négligée dans leur temps de prospérité ; au jour de l'épreuve elle est pour eux, bon gré malgré, le refuge le plus sûr et parmi ces pieuses populations canadiennes, plus que jamais, mieux que jamais, ils goûteront le prix inestimable de ce trésor à nous donné par le Ciel !

Nous avons dit, Messieurs, que la France doit aussi pourvoir à l'éducation de cent mille pauvres petits enfants. Il n'est pas exagéré de dire aussi qu'au Canada, avec une population voisine du dixième de celle de la France, vous avez douze ou quinze mille orphelins. L'immensité du territoire, la dispersion de ses habitants, le genre tout particulier de leur misère, cachent un peu cette plaie ouverte à jamais. Elle n'en existe pas moins, croyez-le, et n'hésitez pas un instant à y porter remède.

Nous avons vu avec quelle facilité vous pouvez manier un des instruments les plus appropriés au travail de colonisation que vous poursuivez. Ne vaut-il pas mieux, et n'est-il pas plus aisé de dresser un jeune arbre que de redresser un ancien tout contrefait et tout difforme ? Ne vaut-il pas mieux faire votre colon, le façonner à votre gré, que de vous laisser envahir par les flots d'une émigration par trop épurée. Et pour vous catholiques, laissez-moi vous signaler un nouveau danger qui vous menace. Je le voyais encore ces jours derniers en assistant au débarquement des passagers d'un transatlantique. Quantité de juifs plus ou moins allemands ou russes, depuis deux ans viennent planter leur tente sur votre sol arrosé des sueurs et du sang de vos missionnaires, de vos soldats. Or, charité n'est pas imprudence. Avant tout Messieurs, il faut garder pur le principe qui vous a fait si grands, il faut en assurer la plus lointaine continuation. Or, vous savez le talent proverbial du fils d'Israël, ces faits d'opérations commerciales et d'accaparement. Les trois quarts de l'Europe vous donnent un égale mesure de leurs moyens. Vous y voyez en même temps le fléau qu'ils sont pour nos vieux pays livrés à leur merci. A peine toute la force des autocrates, des empereurs

peut-elle seule jusqu'ici les tenir en respect. Sans vouloir vous donner un avis, Messieurs, je ne saurais me le permettre, je n'ai pu m'empêcher de vous communiquer mes impressions, votre sagesse fera le reste. Revenons à nos orphelins ; le jour où, au lieu des 1000 ou 1200 enfants qui peuplent vos orphelinats ou réformes, vous aurez pu ramasser les 12 ou 15000 qui traînent dans vos rues comme dans vos plaines sans fin, ce jour là vous n'aurez plus rien à craindre. Car chaque année vous donnera une nouvelle armée de concitoyens, disciplinés, policés et réfractaires à toute influence étrangère

Passant à un autre ordre d'idées, cette mesure donnera lieu à un développement de prospérité sans précédent. Les procédés agricoles les plus perfectionnés seront mis en mesure et popularisés. D'elle-même, alors, la vieille nation sapée dans ses fondements, tombera pour livrer la place à tout ce que la pratique éclairée unie à une science toute d'application peut produire de plus merveilleux. Il est inutile de vous faire un tableau de ce paysage enchanteur, de ces maisonnettes fraîches et coquettes, harmonieusement groupées autour du clocher élancé, encadrées par tout ce que la nature peut enfanter de plus luxuriant dans tous ses règnes divers. Je n'ai pas besoin de suivre dans ces chemins de bonheur et de vertu vos jeunes protégés. Tout cela, vous le savez vous même très clairement dans votre esprit et parfois déjà dans quelques petits coins où se sont retirées certaines familles de votre connaissance. Ce n'est donc pas un vain rêve. Il suffit à vous Messieurs de vouloir.

Il est temps de nous résumer.

*L'histoire* de l'Aurore des Orphelinats agricoles est pleine de leçons instructives pour tous ; elle est aussi le guide le plus sûr dans ce domaine immense. *L'application* des théories qu'on peut tirer de cette histoire est d'une simplicité primitive : vouloir et c'est tout. *L'importance* enfin de cette croisade en faveur des plus faibles de tous les êtres abrités par la voûte étoilée, elle saute aux yeux. Économie sociale, politique, agriculture lui doivent les plus puissants appuis, chez vous surtout, car la colonisation et l'agriculture en recevront les champions les plus intrépides.

Courage donc, Messieurs ! L'œuvre est signée de vous, les petits neveux de ces croisés, de ces *héritiers*, de ces *bretons* qui ne reculèrent jamais ! voyez à signer le ralliement envoyez du ciel, à vos ancêtres, cette croix, elle brille sous notre beau ciel et se détache sur son azur sans nuage plus glorieuse que jamais ! Debout donc ! Tout les cœurs ! Car " Dieu le veut " ! *hoc signo vinces* ! Par ce signe vous triompherez !

## LEON XIII ET LES ETATS-UNIS.

---

Le Pape prouve de plus en plus chaque jour qu'il est le Pontife de son époque, dont il comprend parfaitement les aspirations et les méthodes ; tandis qu'il en répudie les maux, il en encourage les salutaires palpitations, il en bénit les haut faits et ouvre les nouveaux horizons à ses espérances.

Il y a quelques semaines, il a rompu avec d'anciennes coutumes qui, sous prétexte de garantir sa dignité, bornaient son autorité, et, dans une entrevue avec un journaliste parisien, il s'est adressé lui-même directement, par le moyen de la presse, au peuple de France et lui a parlé sur les graves questions politiques et religieuses. Aujourd'hui, il ouvre son âme dans une lettre très cordiale, à un homme de cœur qui n'est pas catholique, faisant des vœux pour la gigantesque entreprise qui, sur les bords du lac Michigan, va réunir, comme jamais auparavant, les fruits de la terre avec le génie et l'industrie de l'homme. Léon XIII trouve des paroles de cordial salut pour tous les hommes, qu'ils soient dans l'ancien ou le nouveau monde, et il ne se préoccupe pas seulement du monde de l'éternité ; tout ce qui tient au bien-être de la vie présente l'intéresse et reçoit son approbation. Voilà la vraie religion dont Léon XIII est le vrai Pontife. La lettre au représentant de l'exposition de Chicago est une nouvelle manifestation de sa haute estime et de son ardent amour pour les Etats-Unis. Quand il promet, pendant l'audience accordée à M. Thomas B. Bryan, de donner cette lettre, il déclara qu'il voulait qu'elle fût considérée comme une marque de ses plus affectueux sentiments pour notre pays.

J'ai eu l'honneur d'entendre, moi seul, des expressions qui prouvent qu'il n'y a pas en Europe un autre personnage de marque aussi sympathique d'esprit et de cœur pour l'Amérique que Léon XIII. Il voit, dans les Etats-Unis, la floraison parfaite de cette liberté légitime qu'il souhaite si ardemment à toutes les nations, le plus complet développement de cet équilibre politique qu'il comprend si

bien, et auquel il sait que l'avenir de la civilisation chrétienne doit sûrement appartenir. En vérité, j'ose, sans crainte de me tromper, soutenir que le Pape a tiré des États-Unis, sinon une bonne partie des inspirations qu'il a répandues du Vatican sur le monde entier au moins, de puissants encouragements pour cela. Sur ce point nous pouvons bien nous rendre hommage à nous-mêmes. Les influences américaines se font sentir dans tous les pays. Quelle que soit la forme précise extérieure du gouvernement qu'ils puissent supporter, tous les pays auront désormais un gouvernement plus populaire, et l'Amérique aura largement contribué à la transformation. Il ne faut donc pas s'étonner que le premier homme d'État de l'Europe nous étudie attentivement et nous donne son amour. Puissions-nous être toujours dignes de notre grande mission dans le monde et du profond intérêt qu'on nous témoigne !

Le Pontificat romain est aujourd'hui personnifié dans la plus grande figure intellectuelle de l'Europe. On ne saurait être longtemps en contact avec la personne de Léon XIII, ou avoir étudié avec soin ses Encycliques, sans être bientôt frappé de la finesse et de l'acuité de son esprit, de la profondeur et de l'universalité de ses connaissances. Il supporte avec impatience les phrases creuses et les longs discours. Mais, placez devant lui des idées en quelques phrases courtes et concises, il saisit aussitôt la pensée et sa réponse est également précise et pleine de sens. Il ne sait pas ce que c'est que d'avoir des vues étroites et il les déteste chez les autres.

“ J'ai choisi, me dit-il, le cardinal Ledochowski pour préfet de la Propagande, parce que c'est un homme qui a des vues larges. ” Ses informations sont des plus complètes. Évêques et diplomates viennent de toutes les parties du monde pour parler au Pape de leurs affaires, et tous s'en vont persuadés que le Pape a fait une étude spéciale des matières qui lui ont été soumises.

Un écrivain français a dernièrement remarqué que Léon XIII, connaît le monde politique et social d'aujourd'hui, aussi bien, que le directeur d'un grand journal de New-York, de Paris ou de Londres.

Il a toutes les qualités pour être le Pontife de son temps, et il les met toutes à profit. Son nom passera à l'histoire comme celui d'un Pape qui a compris son époque et possède, à la fois, le courage et l'intelligence pour se placer au timon du navire et le guider au milieu des flots les plus impétueux. Notre époque est remarquable, comme il n'en apparaît qu'à de rares intervalles dans la vie de l'humanité.

Elle est la période de naissance d'un nouvel ordre de choses social et politique. Un nouvel esprit pénètre le monde. Le monde de demain sera bien différent du monde d'hier. Pendant les années de transaction, des nuages voilent l'horizon et seulement les esprits les plus pénétrants prévoient l'avenir. Puis, la rupture avec les anciennes traditions est pénible pour un grand nombre, et il faut du courage à celui qui doit, par la voix du maître, annoncer ce changement. Il est heureux, pour l'Eglise et pour le monde entier, qu'à cette époque de crise, le gardien sur les hauteurs soit le Pape Léon XIII. Il voit à travers les ténèbres l'océan étendu devant lui, et il parle. Ses Encycliques se sont occupées, l'une après l'autre, des pressantes questions de l'époque, et chacune sort du Vatican plus importante que la précédente.

La personnalité historique de Léon XIII n'a fait, depuis le commencement de son pontificat, que prendre de l'extension et grandir en signification intellectuelle jusqu'à ce jour, où il est salué par tous, disciple de la foi ou simple observateur de la pensée, comme le *premier penseur et le premier maître du monde*.

Bien que dépouillé du pouvoir territorial, il est le premier souverain, car il règne par le pouvoir de l'intelligence. Il a soulevé l'Eglise bien haut au-dessus de toutes les scènes changeantes du mobile et nu contingent ; il l'a libérée de toutes les alliances nuisibles avec les partis politiques et les formes sociales transitoires.

Il a poussé la barque de Pierre sur les eaux les plus avancées de tout progrès légitime dans les temps modernes. Son pontificat sera historique, car il marquera une des plus brillantes pages dans les annales de l'Eglise et projettera ses rayons lumineux bien au-delà des années qu'il aura duré. En vérité, il est le Pape de l'avenir bien plus encore que de l'époque présente, en ce sens que son œuvre d'aujourd'hui consiste à tirer les grandes lignes, à semer les idées fécondes dont la pleine croissance ne pourra être vue que dans bien des années. L'avenir seulement pourra juger Léon XIII avec pleine justice.

^ Sa dernière Encyclique, adressée au peuple de France, le révèle on ne peut plus clairement, dans les traits caractéristiques que je lui attribue. Beaucoup de catholiques en France, les évêques et les prêtres plus spécialement, étaient aveuglés par les ombres de la vieille monarchie ; à leurs yeux, le contrat passé depuis si longtemps par leurs ancêtres avec Hugues Capet était indissoluble, bien plus, la monarchie et la religion étaient unies par les liens les plus étroits.

Une école de théologiens était toute prête pour attaquer toutes les formes politiques modernes. Le résultat a été la discorde en France et la guerre entre l'Eglise et la République. Léon XIII parle, et empires, monarchies, républiques sont tous bons, s'ils remplissent leurs devoirs envers la société et répondent aux besoins présents de la nation. Les catholiques ont le plein droit de préférer une forme de gouvernement à une autre. En vérité, l'Eglise a eu affaire, durant sa longue histoire, à toutes les formes du gouvernement.

Là où la République est la forme établie, les catholiques sont tenus à la reconnaître et à la servir loyalement. Finalement, Léon XIII enseigne le grand principe qui est à la base de toutes les transformations politiques modernes, savoir : qu'aucune forme de gouvernement, chez un peuple, ne peut être considérée à ce point définitive, qu'elle ne puisse être changée à quelque époque, même, si au commencement la nation l'a déclaré permanente à jamais. Cette Encyclique procurera la paix et l'union à la France.

Léon XIII a mis l'Eglise tout à fait au-dessus des partis politiques. Il y a quelques années, il en fit autant en Espagne, et tout récemment, encore il a fait de même au Brésil. Mais, l'effet d'une semblable Encyclique se fait sentir au-delà des limites de la France.

Les Américains y peuvent voir la confirmation de leurs propres institutions pas la plus haute école de pensée de la chrétienté.

Dans la même ligne d'idées populaires et modernes, se trouve l'Encyclique sur le travail, publiée l'année dernière. Tandis qu'il enseigne, de la manière la plus claire, les droits de la propriété et du capital, le Pape place toute la force de sa puissante parole dans la balance en faveur des masses ouvrières et annonce aux gardiens des peuples et aux possesseurs de la fortune, que l'heure de rendre des comptes est proche, s'ils ne font pas justice. Il ne perd pas son temps à de vagues déclamations, mais il va tout de suite au fond de la question, en déclarant que l'ouvrier a droit, pour son travail, à une rétribution qui lui permette de vivre dans une frugale aisance, en rapport avec sa dignité d'homme et d'enfant de Dieu, et que la société organisée doit s'occuper de protéger ses droits à la vie, à la santé et à des récréations salutaires.

Léon XIII a été appelé le Pape de l'ouvrier, et on trouverait difficilement un titre plus noble et plus chrétien. Il a eu pitié de la multitude et il y a dans ce fait bien plus de grandeur et de gloire que dans celui d'avoir été salué par les monarques et servi par les riches et les puissants de la terre.

Léon XIII promet de diriger, pendant plusieurs années encore, le mouvement de l'époque. Il vient, justement, d'entrer dans sa quatre-vingt-troisième année, et, quoique en apparence très frêle de corps, il est plein de santé et capable de beaucoup de labeur. Son intelligence est aussi claire et vigoureuse qu'elle le fut jamais et sa mémoire est très fidèle. Il emploie les heures de la journée à recevoir les visites et les chefs des diverses Congrégations ou directions qui se partagent les affaires de l'Eglise.

Les soirées sont consacrées à ses propres travaux, et il reste assis à son bureau bien avant dans la nuit. Ses secrétaires particuliers ne restent jamais oisifs. Toutefois, leur aide consiste, le plus souvent, quand il s'agit des Encycliques ou d'autres importants documents, à les copier. Il dicte, il corrige, il revoit avec tant d'attention que ce qui paraît ensuite sous sa signature est bien vraiment sa pensée et sa parole.

Je l'ai vu dans les circonstances les plus favorables, il y a quelques semaines, à la veille de l'anniversaire de son couronnement. Il était entouré par tous ses cardinaux, les prélats de sa cour et de nombreux archevêques et évêques de tout pays. Le doyen du Sacré-Collège lui lut une adresse de félicitations.

Le Pape, tout en écoutant, donnait des signes d'agitation et de fatigue. Ensuite, il a répondu d'abord de son siège, d'une manière calme et tranquille. Bientôt cependant, il arriva au cœur de son sujet ; ses yeux brillaient, ses joues se coloraient, il se leva et son éloquence de pensée et de parole transporta ses auditeurs.

Aucun de ceux qui étaient là n'auraient cru que la fin de son pontificat approchait. Quand elle arrivera, quel vide elle fera ! Espérons que la Providence tiendra en réserve l'homme capable de le remplacer ! Il est fort difficile de le désigner.

---

## CHRONIQUE DE MONTREAL.

---

Dans l'après-midi de dimanche, 22 mai, le 65<sup>e</sup> bataillon de nos volontaires-canadiens, ayant à sa tête le général Herbert, entouré des officiers catholiques de son état-major, se rendait à l'église du Gesu pour faire une profession publique de ses sentiments religieux. Le R. P. Ruhlman, Alsacien, leur adressa la parole. Dans "une très brillante allocution," selon le témoignage de la "Patrie" elle-même, il montra qu'entre l'état militaire et la profession du christianisme il existe des affinités étroites, que les vertus du chrétien doivent se modeler sur les qualités du soldat, et que les qualités militaires, pour être vraies et solides, doivent se baser sur les vertus chrétiennes.

Il rappela à ce sujet, dit *l'Etendard* du 28 mai, "en termes émus et patriotiques, la bravoure des zouaves pontificaux au milieu du désarroi général qui avait suivi les premières défaites de l'armée française dans la guerre franco-prussienne, et le glorieux fait d'armes de Loigny.

Le prédicateur disait :

"En face des nouveaux renforts arrivés aux Prussiens, les quelques survivants durent reculer. Ils reculaient, ces braves, en emportant avec eux dans les plis de leur drapeau l'honneur de la France ; ils reculaient, mais leur bravoure avait sauvé l'armée et couvert sa retraite ; ils étaient vaincus, mais leur défaite est restée illustre à l'égal des plus belles victoires, et leur courage a prouvé à la France que l'Eglise est aujourd'hui, comme toujours, la mère qui enfante la race des héros."

"Oh ! puisse la France, continuait l'orateur, comprendre cette grande leçon ! Puisse-t-elle revenir à cette religion de ses pères que maintenant elle persécute ! Puisse, sous la douce influence de l'Eglise, se multiplier dans son sein la race des héros ; et bientôt, nous la verrons cette France, aujourd'hui si humiliée, si bafouée, reprendre son rang glorieux à la tête des nations."

Ces dernières paroles soulevèrent toute une tempête à la "Patrie," journal français de Montréal. Les protestations s'y succédèrent,

pour mieux avoir raison du prédicateur jésuite, on travestit légèrement ses paroles. Le samedi 28 mai, M. Beaugrand, rédacteur en chef de la feuille radicale, prit à son tour la plume, et rédigea cet article indigné :

Suit la citation de la Patrie :

### VIVE LA FRANCE

“ LA PATRIE de lundi dernier a déjà dit un mot de l'incident soulevé par le père jésuite Ruhlman, dans un sermon de circonstance qu'il a prononcé à l'occasion d'une cérémonie militaire, au Gesù, où assistait le général anglais Herbert, commandant en chef des milices canadiennes, entouré du lieutenant-colonel Prévost et des officiers, sous-officiers, caporaux et soldats du 65ème bataillon de Montréal.

“ Le général Herbert est catholique, ce qui explique sa présence en semblable occasion.

“ Et on dit que le père Ruhlman est français ; ce qui n'explique pas du tout pourquoi il a cru devoir, devant un général anglais en uniforme et devant un bataillon d'origine française, sous les armes, oser dire que la *France est humiliée et bafouée au milieu des autres nations européennes.*

“ Ce serait franchement à n'y pas croire, si l'exactitude des paroles ne m'avait été confirmée, de la manière la plus positive, par des officiers qui se trouvaient là et qui ont rougi de honte et de colère, dans le temple du Seigneur, en entendant un père jésuite insulter aussi brutalement, la glorieuse vaincue de 1870, la grande et puissante nation d'autrefois et d'aujourd'hui.

“ Et ajoutons que c'est précisément au moment où l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, lord Dufferin, que nous connaissons tous au Canada, écrivait à son gouvernement que “ les progrès faits par la France, dans son organisation militaire, sont merveilleux,” que le père Ruhlman, dans sa haute sagesse, trouvait moyen d'affirmer le contraire, du haut de la chaire de vérité (?) à un général anglais qui venait ici faire manœuvrer quelques régiments de milice, à l'occasion de la fête de la reine Victoria.

Ce n'est malheureusement pas la première fois qu'un prêtre français a jugé à propos de venir afficher et proclamer en chaire, au Canada, des opinions aussi erronées qu'elles sont anti-patriotiques.

Nous avons ici, paraît-il, quelques doctrinaires en rupture de service militaire, qui préféreraient voir disparaître la France de la carte de l'Europe, que de la voir grandir et prospérer sous le régime du

suffrage universel ; mais hâtons-nous de dire que ces hommes sont rares et qu'il fallait l'incartade du Père Ruhlman pour mettre leurs opinions en évidence.

“ Humiliée et bafouée ! la France qui depuis vingt ans a employé toutes ses ressources, toute son énergie, toute son intelligence, tout son patriotisme pour organiser cette merveilleuse armée de quatre millions d'hommes qui surveille, l'arme au bras, toutes les passes, tous les sommets, toutes les routes, tous les points stratégiques où pourrait apparaître la lance d'un uhlan prussien ou le fusil d'un bersablier italien !

“ Humiliée et bafouée ! la France qui se lève seule, sans crainte et sans reproche, contre les haines de l'Allemagne, contre les vengeances de l'Autriche et contre l'ingratitude inqualifiable de l'Italie !

“ Humiliée et bafouée ! la France d'aujourd'hui qui a provoqué, de la part du Saint-Père Léon XIII, une adhésion formelle à la forme de gouvernement qui la régit !

“ Humiliée et bafouée ! la France qui proclame sa réhabilitation militaire et sa force, civilisatrice aux quatre coins du monde et dont les flottes cuirassées sillonnent les mers depuis Cronstadt jusqu'à Portsmouth, depuis Gibraltar jusqu'à Constantinople, depuis Hanoi et Foo-Choo jusqu'à Yokohama, des bords de l'Amazone aux rives du Saint-Laurent, du détroit de Behring au Cap Horn !

“ Mais de grâce ! où apprend-on l'histoire contemporaine et les statistiques militaires et navales, chez les Pères Jésuites ?

“ Serait-ce par hasard, dans les almanachs prussiens ou dans les discours de M. Crispi au parlement italien ?

“ C'est évidemment là que le Père Ruhlman a dû s'inspirer, pour trouver les paroles qu'il a prononcées dimanche dernier.

“ Ou bien serait-ce simplement, pour faire acte de basse courtoisie envers un général anglais, qui a dû lever les épaules de pitié, en entendant un jésuite français dire du mal de sa patrie, dans un pays où les Anglais vainqueurs ont vu mourir Montcalm, les armes à la main, en défendant la gloire du drapeau français.

“ Pareil discours, sermon ou élucubration—qu'on l'appelle comme on voudra—aurait provoqué une bagarre dans une église de France et celui qui aurait eu la malencontreuse idée de le faire, aurait payé cher cet acte de lèse-patriotisme.

“ Et que le Père Ruhlman n'aille pas s'imaginer qu'il a fait plaisir au Français monarchistes en parlant comme il l'a fait, car, lundi dernier nous recevions d'un citoyen Français très en vue, habitant

Montréal depuis plusieurs années, porteur d'un grand nom et possédant une haute position parmi nous, et qui assistait à la cérémonie de dimanche dernier, la lettre suivante que nous reproduisons textuellement.

“ Mille félicitation pour votre petit article sur le “ dénigrement systématique. ” Il a fait presque oublier la souffrance naïve que mettent au cœur les discours et les sermons auxquels vous faites allusion. Espérons que tous nos compatriotes oublient qu'en dehors de toute forme de gouvernement, il y a toujours la France et que républicaine ou monarchiste, elle a toujours droit à notre amour, à l'étranger surtout. Si ces gens-là se rendent compte de leurs paroles ils sont alors aussi coupables que certains des émigrés de Coblenz, au début du siècle. ”

“ Et je ne crois pas qu'il y ait un seul Français digne de ce nom qui n'approuve à cette opinion si sagement exprimée.

“ Non ! ces choses là ne peuvent pas se dire en pays français, comme au Canada, sans provoquer de patriotiques et légitimes protestations !

“ Il faut de toute nécessité, que ces prévarications extravagantes et inexcusables, ne viennent pas devant le public recouvertes du manteau de l'instruction religieuse.

“ D'abord, parce qu'elles sont absolument contraires à la vérité et qu'elles choquent le sentiment de tous ceux qui s'honorent d'être restés fidèles au culte sacré de notre mère patrie, la France.

“ Et ensuite, parce qu'il faut que le père Ruhlman et ceux qui pensent comme lui, comprennent une fois pour toutes, que ce n'est pas en bavant sur la France qu'ils feront aimer Dieu, que ce n'est pas en travestissant les faits historiques, qu'ils feront prévaloir la vérité, et que ce n'est pas surtout, au moment où le Saint-Père, lui-même, prêche hautement l'obéissance et le respect à la République Française de la part du clergé de France, qu'on fera croire, ici à des honnêtes gens et à de bons chrétiens, que : *La France est humiliée et bafouée au milieu des autres nations européennes.* ”

H. BEAUGRAND.

*L'Etendard* du lundi 30 mai se chargea de répondre à cette insolente élucubration. Cette réponse, tracée de main de maître, est un écrasement pour l'ardent radical. Il peut encore pousser des cris comme un homme qu'on étrangle, mais aux yeux de tous les gens sensés, il reste cloué sur le carreau, et sa rapide exécution servira d'exemple à ceux de nos radicaux qui seraient tentés de renouveler

parmi nous les exploits de leurs congénères de France contre le clergé catholique.

Voici l'article du vaillant journal :

### UN PATRIOTE!

“ Voilà déjà plusieurs années que Monsieur Honoré Beaugrand est chevalier de l'ordre de la légion d'honneur. Ce démocrate à tous crins ne dédaigne pas les distinctions honorifiques, et la décoration française brille sur sa noble poitrine, au milieu d'une assez jolie collection de *ferblanterie exotique*. Pourtant Monsieur Beaugrand n'est pas satisfait ; sa soif des honneurs est inextinguible et il désire ardemment une promotion. Le ruban rouge devient bien commun, au pays, depuis qu'il suffit, pour le décrocher, de commettre une inconvenance grossière envers un visiteur distingué.

“ Monsieur Beaugrand se trouve de nouveau dans la foule et cela n'est pas dans les goûts de notre aristo-démagogue.

“ Il lui faut, maintenant, la rosette d'officier. Mais pour cela, il s'agit de se rappeler au souvenir des frères et amis de France, qui disposent de ces hochets tant convoités. Il faut faire un coup d'éclat ! Hélas ! les occasions manquent ; le comte de Paris ne vient pas tous les jours. Tout le monde, ici, aime la France et arbore le drapeau tricolore . . . pas moyen de se distinguer ; c'est agaçant à la fin.

Une occasion ? Mais en voici une superbe, et Honorius saute dessus comme un chat sur la souris qu'il guettait.

Un Alsacien, au cœur ardent, ressentant vivement l'humiliation que les Prussiens ont fait souffrir à la France par leur invasion et continuent de lui imposer par la possession de l'Alsace-Lorraine, le berceau de son enfance, a osé laisser libre cours à son patriotisme indigné et déplorer cette humiliation.

Prêtre, ce fils de la malheureuse Alsace, a gémi de cette autre humiliation que la fille aînée de l'Eglise subit aux mains des sectaires et des Juifs qui s'efforcent de la déchristianiser.

Il a osé exalter des héros chrétiens : de Sonis, Charette, les Zouaves Pontificaux, et montrer que la foi est la source du vrai patriotisme.

L'occasion ? mais la voilà toute trouvée ! Un Alsacien, un prêtre, un jésuite à démolir à coups de pathos, au cri de : Vive la France ! et sous la signature en majuscules H. BEAUGRAND : c'est magnifique, et les frères et amis de là-bas ne pourront jamais résister à ça.

Le 14 juillet arrive : il n'y a pas de temps à perdre. Vite un coup de dent au jésuite-alsacien, et décrochons la rosette !

— J'ai protégé la France contre ce jésuite qui l'insultait. "

" Ça, mes frères maçons, payez-moi de ma peine !

" Quoi, ce jésuite aurait-il donc vraiment dénigré la France et les français ?

" Aurait-il donc dit que sa patrie est prête à subir toutes les tyrannies ; que ses compatriotes sont des *jobards*, à l'échine flexible, aux genoux fléchissant, que leur allégeance est acquise à qui sait le mieux les mater, qu'ils n'ont ni patriotisme, ni fierté de race, ni ambition, ni opinion, ni espérances nationales, qu'ils ont pour dieux la puissance, les hommes, le patronage, l'argent, qu'ils sont ignorants, arriérés, abrutis et se laissent conduire à coup de botte ?

" Rien de tout cela. Il a simplement fait les vœux les plus ardents pour que la France, redevenant chrétienne, mette fin à l'humiliation qu'elle subit et reprenne sa place à la tête des nations.

" Mais qui donc a osé dénigrer sa patrie et ses compatriotes comme nous venons de le dire ?

" Car, notez bien que nous n'avons point accumulé au hasard les injures et les invectives. Tout cela a été écrit et livré à la publicité, et naturellement, c'est dans *La Patrie* qu'on lit cette prose *patriotique* :

" Voici ce qu'écrit ou laisse écrire sur son pays et ses compatriotes ce grand régenteur qui a le front de donner aux autres des leçons de patriotisme :

" Nous sommes un peuple admirablement constitué pour subir toutes les tyrannies.

" Nous sommes des faibles et des *jobards* à l'échine flexible, aux genoux fléchissants.

" Notre considération, notre allégeance sont acquises à celui qui sait le mieux nous mater.

" Il n'y a chez nous ni patriotisme, ni fierté de race, ni ambition, ni opinion, ni espérances nationales.

" Nous ne sommes ni anglais, ni français, ni canadiens, mais ce que d'autres plus forts, qui prennent la peine de penser, nous font et ce qu'ils veulent que nous soyons.

" Dans ce qui s'appelle notre politique, on ne saurait découvrir un vrai principe ni une grande idée.

" A part quelques exentriques qui passent pour des rêveurs et

des gens à lubies, nos hommes d'Etat sont tous des concurrents plus ou moins habiles au mât de cocagne qui est le pouvoir.

La puissance, les honneurs, le patronage, l'argent, voilà nos dieux, notre but et l'objet de toutes nos aspirations.

" Ignorants, arriérés et dociles sous la main du maître, nous serions les sujets idéaux d'une monarchie absolue.

" Parlez donc à Baptiste d'annexion ou d'indépendance ou de constitution. Vous verrez ce qu'il comprend à tout cela.

" A deux différentes reprises, et tour à tour—en 78 et en 92—les partis qui se divisent cette province ont cherché à exploiter dans le peuple la fibre patriotique.

" Les meilleurs orateurs ont pu s'évertuer à lui montrer, avec une véhémence indignation, ses droits menacés et lui rappeler, avec émotion, à quel prix ces libertés avaient été conquises en 1837 ; chaque fois l'épreuve fut navrante et ceux même qui profitèrent de cette insensibilité de béotien en purent constater le désolant résultat.

" Dans quelques années nous serons, selon la volonté des meneurs qui commandent à notre troupeau imbécile, ou une insignifiante fraction de la Fédération impériale ou bien—et cela Dieu le veuille,—sujets annexés de la République-Unie. Mais tout nous sera bien égal ; et le respect pour la botte qui nous aura conduits là, n'aura fait probablement que s'accroître.

" O fous héroïques de 37, voilà tout ce que vos abrutis de petits-fils auront retiré de vos sanglantes et glorieuses luttes."

" Aux gémonies, le Canada-Français catholique, et Vive la France persécutrice, juive et franco-maçonnique : voilà ce que signifie le vivat de M. Beaugrand. Cela vaut bien la rosette ; il l'aura.

" Le vivat qui ressort des paroles chaleureuses du prédicateur du Jésus est aussi : Vive la France ; mais la France revenue à l'idée chrétienne et catholique, la France protectrice de la religion qui l'a portée à la tête des nations, la France digne fille-ainée de l'Eglise.

" Un acte de foi lui a donné naissance ; dans la foi seule, elle trouvera des éléments de grandeur et de vitalité, tandis que, dans l'impunité et la persécution religieuse, elle trouvera la décadence et la mort.

" Déjà se manifestent ces signes de décadence, résultat fatal de son infidélité à sa haute mission évangélique et tout dernièrement encore, un écrivain fort peu suspect de cléricalisme, M. Edouard Lockroy, en faisait le triste aveu.

“ Il montrait l'influence française, naguère encore toute puissante en Orient, aujourd'hui perdue et anéantie.

“ La France, disait-il, la voilà, malgré la puissance de ses vaisseaux et de l'amiral Dorlodot des Essarts, évincée officiellement de l'Égypte. La vassalité définitive du vice-roi porte un coup mortel à son prestige. Elle n'est plus rien et ne peut plus rien. Et, tandis que l'Angleterre lui enlève l'Égypte, les Allemands et les Italiens l'éliminent peu à peu de la Syrie et de la Palestine : de tout ce fond de la Méditerranée où, pendant tant de siècles, elle a régné sans conteste.

Nous n'occupions militairement aucun de ces pays-là ni Beyrouth, ni Damas, ni Jaffa, ni Jérusalem, ni le Caire ni Alexandrie ; cependant nous y étions plus puissants que nous le sommes aujourd'hui, au Soudan ou même au Tonkin. C'était l'influence française qu'on subissait dans le Liban et au bord du Nil. C'étaient des marchandises françaises qui, de l'un et de l'autre côté de l'isthme de Suez, remplissaient les magasins, les boutiques et les bazars. Quand les peuples avaient à se plaindre d'une injustice, c'était la France qu'ils imploraient. Elle intervenait pour apaiser les différends et pour faire cesser les guerres. Tout l'orient, depuis l'Asie Mineure jusqu'à Karthoum, était rempli de sa puissance et de la terreur de son nom.

Aujourd'hui, nous n'avons plus seulement à lutter contre l'Angleterre, les Allemands se sont implantés en Palestine, où ils ont créé de grandes exploitations agricoles et où ils exercent une influence prépondérante.

“ En Égypte, l'influence française s'est exercée sans conteste jusqu'à l'invasion anglaise... C'étaient des instructeurs français qu'on donnait à l'armée ; c'était en France que les vice-rois commandaient les ameublements de leurs palais.

.....  
 “ C'était de fonctionnaires français qu'ils s'entouraient ; c'étaient sur la France qu'ils comptaient pour faire respecter leur indépendance.

“ Tout cela est oublié aujourd'hui. Aux folies des vice-rois a succédé la tyrannie anglaise et le peuple n'en est pas plus heureux. Tout cela est perdu. La France ne compte pas plus, maintenant, au Caire ou à Alexandrie, que l'Espagne ou que la Grèce. Tout cela est perdu. Commerce, industrie, influence politique, prestige, il ne nous reste rien. Le travail de tant de siècles, le labeur et le sang de tant de générations sont devenus inutiles. Les croisades

les exploits de Philippe-Auguste et de Saint Louis, l'expédition de Bonaparte, le gouvernement de Kléber, les courses de Desaix dans les sables, les victoires du colonel Selves, et le percement de l'isthme de Suez, aboutissent à l'effacement.

“ Toute cette puissance que la monarchie, l'empire, la royauté constitutionnelle, la république avaient élevée au fond de la Méditerranée disparaît. Sir Evelyn Baring la met dans sa poche. Toulon est au bord d'un lac anglais dont lord Salisbury tient l'entrée à Gibraltar, le milieu, à Malte, et la sortie, à Port-Saïd. Si au temps de guerre, nous voulons correspondre avec nos possessions d'Extrême-Orient, nous trouverons la route coupée. Et, pour nous consoler de tant de désastres, nous ne pourrions que mettre à la raison Behanzin.”

“ Voilà ce qu'ont fait les hommes sans Dieu, et cela retentit jusqu'aux extrémités du monde et plus douloureusement au Dahomey, où, par ses missionnaires, la France pouvait exercer une si légitime et si haute influence.

“ Et quand la loi militaire aura achevé de supprimer ses missions, il ne restera plus rien de la France au loin.

“ N'est-ce pas là de l'humiliation et ne sera-t-il pas permis à un patriote de s'écrier que toutes ces nations qui la supplantent partent se rien de la France et la bafouent ?

“ Ce n'est pas en fermant les yeux sur les insultes subies, comme celle que la France essuie en Orient, comme celle que ses gouvernants acceptaient si allègrement, lorsque le drapeau français était foulé aux pieds dans les rues de Rome, il y a quelques mois, que l'on fait preuve de patriotisme, mais en montrant que l'on ressent ces humiliations et qu'on en souffre.

“ Les juifs et les sectaires qui gouvernent aujourd'hui notre ancienne mère-patrie, pour son malheur, contemplent placidement cette décadence qui est leur œuvre. Leurs congénères des deux hémisphères leur crient bravo ; mais, ceux qui aiment la France d'un véritable amour s'indignent de la voir ainsi humiliée et bafouée ; ils le disent hautement, et ils ont raison.

---

# SUR LE SEUIL

---

## II

A la mort du marquis, père de Christian, l'inventaire avait constaté 200,000 livres de rente, bien que le défunt eût mené grand train. Il eût été bien incapable, quand à lui, de dire s'il laissait un actif ou des dettes, n'ayant jamais compté durant toute sa vie

--Ce n'est pas l'habitude de la maison, disait-il fièrement.

Le fils n'avait eu garde de changer les habitudes paternelles. Qu'il s'agit d'un cigare pour lui, d'un attelage pour sa mère ou d'un bouquet pour son amie, une seule chose l'inquiétait : avoir ce qui se fait de mieux. Entre Albert de Sénac, son camarade d'enfance, et lui, dès leur entrée dans le monde, un contraste se dessina qui mit toujours certains sous-entendus à leur intimité.

Sénac, taillé en force, d'une stature élevée, d'une énergie physique et morale exceptionnelle, se piquait de traiter la mode et les conventions qui régissent la société élégante sinon avec mépris, du moins, avec une désinvolture quelque peu dédaigneuse, parfois même avec un esprit de contradiction marqué. Dans sa façon d'atteler et de monter à cheval, dans la coupe de ses habits et la forme de ses chaussures, il affectait volontiers, une indépendance austère, souvent railleuse, qui se retrouvait, d'ailleurs, dans la liberté de ses appréciations sur les choses et les hommes. Quand on lui reprochait de haïr le monde, il répondait :

—Je ne me donne pas tant de peine. Je vis dans le monde comme dans une auberge d'où l'on a une vue pittoresque, mais qui est mal tenue. J'y apporte mon lit, mon verre et ma fourchette, me défiant de la propreté du logis.

Quilliane, au contraire, acceptait le monde avec ses vices, ses ridicules et sa tyrannie pour rire. Le rôle de courtisan ne froissait pas son amour-propre, à condition qu'il occupât le rang de favori.

—Tu me fais toujours songer à Marcel dans les *Huguenots*, disait-il à Sénac. Tu finiras d'un coup d'arquebuse dans les fossés du Louvre.

—Et toi, répondait Albert, tu es un Cinq-Mars. On te verra un jour faire une vilaine promenade en place de Grève.

Avec ces dispositions, le jeune marquis, on peut le croire, voyageait en grand seigneur. Aussi Albert fut-il peu étonné de trouver Christian et sa sœur installés dans une charmante maison de l'avenue de Boulaq, avec le même luxe confortable qu'il se souvenait d'avoir vu dans l'hôtel Quilliane, au quai d'Orsay, "à l'époque où il allait dans le monde." Même raffinement dans le menu, même étiquette paisible et majestueuse dans le service, même argenterie éblouissante sur la table. A peine changé sous ses cheveux grisonnants, le maître d'hôtel, vieilli au service de la noble famille, se tenait debout derrière sa jeune maîtresse, aussi respectueusement grave que quand il obéissait à la défunte marquise, dont le beau visage austère ne souriait jamais.

Nul n'aurait pu croire que le Nil, et non pas la Seine, coulait à quelques pas, sans la présence du serviteur égyptien, engagé à titre auxiliaire. Dans l'éclatante blancheur de sa tunique tombant jusqu'aux chevilles, recueilli comme un prêtre d'Apis, l'oriental frôlait silencieusement, de ses mules rouges, les dalles polies, apportant les plats, mais sans approcher de la table. On aurait dit qu'il se sentait indigne, par son rang inférieur dans le sacerdoce, de prendre part aux cérémonies redoutables d'un rite sacré.

Mlle de Quilliane portait la toilette qu'elle mettait chaque soir, même quand un hôte étranger s'asseyait à sa table, ce qui était un événement rare. Sa robe était d'un satin noir léger, tissé lâchement, de façon à éteindre les reflets et à mouiller, pour ainsi dire, les plis de la soie. Depuis que, dans sa pensée, elle appartenait à Dieu, elle avait enfermé jusqu'au plus modeste de ses bijoux de jeune fille, malgré les instances de son frère.

—Quand je te vois ainsi sans une broche, sans un bracelet, disait-il, tu me fais penser à ces appartements qu'on déménagera la semaine suivante, et dont les objets précieux sont déjà serrés.

Thérèse avait ce type de beauté qui, à l'exemple de certaines œuvres d'art, exige, pour être pleinement compris, une éducation spéciale et préliminaire. Elle était grande et fort mince, mais la souplesse incomparable de sa taille faisait assez voir qu'elle ignorait, autant qu'une nymphe de Diane, les artifices et les rigueurs

des couturières. Le buste plutôt court qu'allongé, les épaules plutôt étroites que larges, les lignes de la poitrine sobres dans leur exquise perfection, donnaient à sa personne un caractère d'idéal rectifié, non pas démenti, par l'expression de son visage où l'énergie de la volonté se lisait plus que la placidité rêveuse de la contemplation.

Tout d'abord sa chevelure étonnait tellement par son abondance, sa légèreté de nuage et la note presque introuvable de sa couleur blonde, qu'on oubliait de se demander si la femme était belle. Aucune femme n'eût été laide avec cette écume d'or mat autour du front, prolongée en vagues ondoyantes le long des tempes développées, et terminée par le nœud charmant que les sculpteurs anciens relèvent à la nuque des baigneuses surprises.

Pendant, même avec une chevelure ordinaire, Mlle de Quilliane eût été belle entre toutes. Mais, comme pour corriger ce que ce diadème royal avait d'orgueilleux et de voyant, le teint mat, presque un teint de brune, les yeux calmes, variant, selon les heures, comme la mer, du gris pâle au bleu d'azur ou quelquefois, au vert de jade, la bouche fine, sur laquelle une lèvre supérieure légèrement saillante semblait mettre un sceau, tout, jusqu'aux ondulations du cou flexible, noblement allongé, donnait habituellement à cette physionomie un effacement discret de porte close. Mais, devant certains seuils fermés, l'être qui pense, malgré lui, ralentit le pas.

A la droite du marquis était assise une petite femme chargée d'embonpoint, rouge comme une tomate, quand elle n'était pas violette comme une aubergine, avec de beaux yeux de couleur noisette, d'une tendresse toujours jeune en dépit de cheveux grisonnants. Elle était sanglée dans une robe de faille qui gémissait au moindre mouvement, à la manière des cloisons d'un paquebot mouillé sur son ancre, quand la houle vient du large.

Cette excellente personne, digne à tous égards de la confiance dont on l'avait investie, tenait de sa nature une flamme romanesque et enthousiaste qui, n'ayant pas eu le temps de se dépenser durant une courte vie de fiancée et d'épouse, brûlait encore doucement, comme fait, au crépuscule du matin, la mèche d'une lampe qu'on a baissée en l'allumant. Très convaincue en toutes choses, profondément loyale, honnête jusqu'au scrupule, mistress Crowe passait son existence à se débattre au milieu de dilemmes douloureux. Comme Irlandaise renforcée, elle détestait les Anglais, et cependant, elle bouillait d'indignation si quelque étranger critiquait l'Angleterre en sa présence. Elle avait pour Christian, un mélange indéfini

d'admiration émue et de tendre pitié, ce qui ne l'empêchait pas, en mainte occasion, d'être obligée de blâmer tout bas son héros, qui n'était pas toujours un héros de vertu et de justice. Enfin, tantôt dans la ferveur de sa foi, elle se réjouissait de voir Thérèse appelée à la perfection de la vie chrétienne, tantôt dans son affection passionnée pour la jeune fille, elle frissonnait à l'idée du sacrifice prochain qui la rejetait elle-même dans la solitude.

Ces combats continuels entre deux sentiments opposés la rendaient timide et silencieuse, mais, sous cette apparente hésitation, elle cachait une rare perspicacité sur les hommes, un jugement éprouvé sur les choses. De son pays d'origine, elle avait conservé d'étranges superstitions et une crédulité d'enfant, dont Quilliane abusait, parfois, pour s'en amuser sans scrupule. Son courage pouvait aller jusqu'à la vaillance, et, pourtant, elle pâlisait au moindre cahot d'une voiture. Chaque mouvement du roulis d'un navire la faisait mourir de frayeur, et, lorsqu'il s'était agi d'affronter cinq jours de mer pour suivre Thérèse en Egypte, elle n'avait pas montré, par un seul mot, ce qu'il lui en coûtait d'accomplir son devoir.

Il y avait des mois que Christian n'avait causé, ri, mangé et bu comme ce soir-là. Tandis que son ami lui tenait tête avec la verve et l'appétit d'un voyageur satisfait de trouver bonne figure d'hôte et bon gîte, les deux femmes comptaient, d'un œil ravi, chaque bouchée de nourriture, chaque gorgée de vin qu'il portait à sa bouche. Sénac, s'il eût été médecin, aurait pu demander de beaux honoraires, Mlle de Quilliane aurait vidé sa bourse avec joie, dans les mains de ce faiseur de miracles.

—Écoute, mon brave, dit Christian les coudes sur la nappe, comme un bon compagnon qui ne peut se décider à quitter la table. Sais-tu ce qu'il faut faire ? Laisse filer ton bateau et reste avec nous. Tu vas trouver le froid à Messine, le brouillard à Marseille, la neige à Paris. A quoi bon grelotter quand on peut faire autrement ? Ici, ce soir, nous aurions presque diné la fenêtre ouverte. On te fera les honneurs du Caire et des environs. Mistress Crowe déchiffre les hiéroglyphes comme feu Mariette et la jeune personne que voici, appelle toute les momies de Boulacq par leur nom de baptême. Voyons, madame, n'ai-je pas raison ?

Des craquements de soie préludèrent à la réponse. Une toute petite voix, pareille à un récit de hautbois sortant des grandes orgues d'une cathédrale, soupira :

—Oh ! monsieur le marquis ! le baptême d'une momie ! La plaisanterie n'est pas . . . elle est un peu . . . risquée.

—Incontestablement, dit Sénac quand les dernières notes du hautbois s'éteignirent. Mais tu as oublié, mon ami, quelle raison me rappelle en France. Mon procès sera perdu, si on le plaide sans moi.

—Tu iras en appel.

—J'y suis déjà, condamné sur toute la ligne en première instance. Principal, intérêts, frais et droits, frais accessoires, j'en ai déjà, je te l'ai dit, pour plus de cent mille francs.

—Une misère, pour un richard de ton espèce qui n'a jamais pu venir à bout de dépenser son argent ! Dois-tu en faire, des économies !

—Pourquoi ne pas dire tout de suite que je fais de l'usure ? Quoi qu'il en soit, je veux bien donner mon argent, mais je ne veux pas qu'on me le prenne, quand je ne le dois pas.

—Allons ! pars, tu n'es bon à rien, dit Christian avec la mauvaise humeur d'un enfant gâté à qui l'on refuse un caprice. Au moins as-tu le temps de venir fumer un cigare avec moi ?

Quand ils furent mollement installés sur les coussins du fumoir, le marquis, dont toute la gaieté semblait subitement partie, prit la parole le premier :

—Je voudrais savoir les réflexions inspirées à un philosophe de ton mérite, par le spectacle que tu as sous les yeux.

—Quel spectacle ? dit Albert, feignant de ne pas comprendre.

—Celui de Christian de Quilliane, du beau, du riche, de l'élégant, de l'irrésistible Christian, de l'homme aimé des femmes, venant mourir de la poitrine au Caire, à trente ans, sans un amour, sans une amitié et—que le diable m'emporte si je ne suis pas sincère !—à peu près sans un regret.

Sénac se garda bien d'avoir l'air de consoler son ami. Avec une grande froideur, il répliqua :

—Pardon ! en ce moment tu déclames ; je rectifie. Tu n'as plus trente ans, car, moi, j'en ai trente-deux et tu es mon aîné. Tu ne meurs pas de la poitrine, car tu viens de manger autant que moi, c'est-à-dire comme un ogre. Tu as, dans la personne de ta sœur, l'idéal de l'affection dévouée. Tu m'accorderas bien que je vaudrai quelque chose comme ami. Enfin tu m'as déclaré toi-même que mistress Crowe . . .

—Ah ! ne plaisantons plus, maintenant que nous sommes seuls !

Dans trois jours, tu sera parti. Dans quelques mois, Thérèse aura repris le chemin de sa cellule, pour n'en plus sortir, cette fois.

—Elle n'y rentrera pas si tu as besoin d'elle. Sa présence auprès de toi en ce moment te garantit son dévouement.

—Tu ne connais pas les horribles femmes qui me l'ont prise. Elles ont pu, un instant, relâcher l'étreinte de leurs griffes. On a dit à cette enfant : "Vous êtes libre le temps voulu pour fermer les yeux à votre frère. Tâchez qu'il se confesse et ne perdez pas de vue le testament. Il s'agit des intérêts de la sainte cause. Allez ; mais, cependant, si l'affaire traîne en longueur plus qu'il ne faut..."

Albert interrompit son ami en haussant les épaules.

—Ma parole d'honneur, fit-il, c'est à croire que tu lis *le Rappel* ! Et c'est dans la bouche de ta tante que tu mets ce langage plein d'élévation ?

—Madame de Chavernay m'exècre et, certes, je lui rends bien. Thérèse n'avait pas dix ans que cette femme froide, sans une vibration humaine, toute remplie de calcul, élevait à la brochette, pour la cage dont elle a la clef, cet oiseau précieux qui apporte son grain avec lui. Soixante mille livres de rente ! De quoi se payer une chapelle comme il n'y en a pas à Paris, ou un parc auprès duquel ceux des maisons rivales ne seront que des parterres !

—Mon cher ami, répondit Sénac, je te connais. Quand tu as pris les gens en grippe, tu les fais plus noirs que le diable. Mais, quoi qu'il en soit, à quelque chose malheur est bon. Si ta sœur était mariée et mère de famille, tu ne l'aurais pas auprès de toi, en ce moment, pour chasser tes sombres humeurs, ce qui, par parenthèse, ne doit pas toujours être un métier commode.

—Je voudrais bien te voir à ma place, contemplant ton propre naufrage ! Quand nous sommes venus ici, on nous a montré un bateau superbe, échoué sur une roche. Déjà la proue a disparu, mais l'arrière est là, verni, doré, magnifique, avec ses cabines luxueuses. Pauvre bateau ! Comme on était bien là-dessus, quand l'hélice tournait, quand l'étrave dédaigneuse fendait les vagues aujourd'hui vengées, quand il y avait sur ce pont des fleurs, de la musique, de belles jeunes femmes, de l'amour ! Oh ! comme on s'est aimé sur ces pauvres planches, par les nuits scintillantes d'étoiles, parfumées des odeurs tentatrices que la brise apporte de l'Orient ! Où sont-elles aujourd'hui, les charmantes amoureuses ? Vers quelle rive ont-elles fui dans le canot sauveur ? Pensent-elles encore à la

triste épave naufragée? Moi, je pleurais presque en la regardant. Je me disais: Voilà ma vie!

Albert eut besoin d'un effort pour cacher ce qu'il éprouvait en entendant ces paroles trop vraies. Il répondit avec une gravité affectueuse :

—Ainsi donc, si tu mourais maintenant, voilà quel serait ton regret suprême: les femmes! l'amour! Et cependant, comme on s'en passe!

—Pourrais-tu me dire, grand philosophe, si c'est dans ta vie ou dans la mienne que les femmes et l'amour ont occupé la plus grande place et lequel de nous deux s'en passe le plus facilement? Moi, j'y pense pour les adorer toujours, pour en remercier quelques-unes, pour en maudire davantage, pour les regretter toutes, même les maudites. Tu y penses, toi, pour en charger une seule d'anathèmes. Tu as couru l'univers pour l'oublier. Mais, à propos, cette grosse rancune dure-t-elle toujours?

Sénac ne répondit que par un mouvement de tête significatif, par une bouffée de tabac dans laquelle son visage disparut.

—Eh bien! mon cher, nous n'avons rien à nous envier. Les Quilliane vont finir probablement, un peu malgré moi, je l'avoue. Les Sénac s'éteindront, si tu persistes dans ton aversion du mariage. Et sur la tombe où dormiront ces deux noms qui, ma foi! en valent bien d'autres, nos héritiers pourront écrire: Cherchez la femme!

—Ils feront bien, pour ce qui te regarde, d'employer le pluriel.

—J'aime encore mieux cela. Sacrifier sa vie pour un seul échantillon—fâcheux, j'en conviens—de l'espèce féminine! C'est prendre les choses trop à cœur.

—Où vois-tu que j'ai sacrifié ma vie? Depuis deux ans, je mène l'existence la plus intéressante. Et je compte bien continuer, quand j'aurai gagné mon procès.

—Moi, si j'avais été à ta place, j'aurais crié sur les toits le nom abhorré. Toi, tu n'as rien voulu dire. Il a fallu t'arracher l'histoire morceau par morceau. Quant au nom, mystère impénétrable. C'est pousser la délicatesse un peu loin, mais cela montre une blessure profonde. Voyons: qui est-ce?

—Allons donc! Pour qu'on dise éternellement, en la voyant passer: "Regardez bien cette femme-là! C'est elle qui a roulé si proprement cet imbécile de Sénac." Tiens, n'en parlons plus, et allons rejoindre ta sœur, cela vaudra mieux.

Il se leva et lança son cigare dans la cheminée d'un geste si ner-

veux que les étincelles jaillirent. Le marquis, sans abandonner son fauteuil, lui demanda :

—Plus qu'un mot : est-il vrai que tu as pensé à te faire moine ?

—Parfaitement. Je suis même allé à la Chartreuse, et j'ai exposé mon cas au portier, qui m'a écouté sans plus d'étonnement que si je l'avais prié de me faire boire un verre d'élixir. Alors il m'a renvoyé au Père Louis-Marie, qui a entrepris l'examen de ma vocation.

—Et ce frocard maladroit t'a laissé sortir de la nasse où tu étais si bien entré ! Si tu avais eu affaire à ma tante de Chavernay, tu ne serais pas ici aujourd'hui.

—Je n'ai pas l'honneur de connaître madame ta tante, mais le "frocard" dont tu parles n'est pas une bête, je t'assure. Il a de l'esprit comme Dumas, seulement il connaît mieux le monde. Pendant huit jours, nous avons eu ensemble des conversations ! . . . J'aurais payé ma place.

—Eh bien, fallait la garder.

—Oui, mais, au bout de huit jours, on m'a mis au silence. Plus d'entretiens pittoresques avec le Père Louis-Marie. Des tête-à-tête prolongés avec le nommé Albert de Sénac, ce qui était beaucoup moins drôle. Vers la fin de la seconde semaine, je suis parti. Si tu m'avais vu descendre les pentes de la montagne ! . . . J'avais des ailes ! J'ai couru, couru, et ne me suis arrêté qu'en Chine, d'où je reviens.

—Alors, tu partages mes idées sur le métier ?

—Ce métier, comme tu dis, est probablement le meilleur de tous, mais il y faut des dispositions spéciales qui me font absolument défaut, je le sais maintenant, grâce au Père Louis-Marie.

Les deux amis rentrèrent au salon où Thérèse brodait un ornement d'église, pendant que mistress Crowe lui faisait la lecture. Sénac marchait le premier, et le tapis empêchait d'entendre ses pas. Aussi, après avoir écarté la lourde draperie persane qui tenait lieu de porte, selon l'usage de l'Orient, put-il regarder la jeune fille, dont les traits portaient une expression de tristesse vaillante qui les rendait un peu fiers. Pendant quelques secondes, il resta sur le seuil, écoutant le souffle oppressé du poitrinaire qui sifflait derrière lui, presque à son oreille. Mistress Crowe, d'une voix très sympathique, un peu lente, lisait le chef-d'œuvre du saint précurseur de nos psychologues, si peu semblables, dans leur amertume, au doux médecin des faiblesses humaines :

“Or, le plus dangereux des amours, c'est l'amitié. . . .”

—Quelle étrange parole! interrompit Thérèse. Il me faut toute ma confiance en saint François de Sales pour croire qu'elle est vraie.

En ce moment, le clairon d'une caserne voisine fit entendre les trois notes de la sonnerie égyptienne de l'extinction des feux, ralentie et prolongée comme le chant d'un pâtre du Fayoum qui succombe au sommeil. Mlle de Quilliane regarda la pendule, puis la porte par où son frère tardait à rentrer. Dans la pénombre, elle vit briller les yeux noirs d'Albert, et, tout d'abord, ses sourcils se tendirent sévèrement. On eût dit l'arc menaçant d'une nymphe surprise. Mais, presque aussitôt, elle accueillit d'un sourire l'entrée des deux amis, et le geste léger de sa belle main fit signe à sa compagne que la tâche de la soirée était finie.

—Déjà si tard; fit Christian sans s'asseoir. Nous nous sommes oubliés. Je regagne ma chambre; bonsoir, vous tous! Lanespède veut que je sois au lit à dix heures. J'aimerais mieux qu'il me donnât le moyen d'y dormir une fois que j'y suis. Quand te verra-t-on, Albert? Me feras-tu le sacrifice d'un petit moment demain?

Dans le regard furtif de Mlle de Quilliane, Sénac lut une prière.

—Un petit moment? répliqua-t-il. Mais je compte bien que nous passerons la journée ensemble. C'est toi qui me serviras de drogman au Caire. Va repose-toi, et, si mademoiselle veut bien me faire cette grâce, nous déjeunerons ensemble, tout en organisant une tournée.

Albert se préparait discrètement à se retirer en même temps que le marquis.

—Pourquoi t'en vas-tu? lui dit ce dernier. Tu n'es pas forcé, toi, d'être au lit à dix heures, par ordonnance du médecin. A moins que ma sœur ne te renvoie. . .

—Mais non, répondit Mlle de Quilliane. Je ne veux pas congédier notre hôte de si bonne heure. Asseyez-vous monsieur, tandis que je finirai l'aile de mon ange.

—D'autant plus que, si tu as besoin d'un modèle. . .

Sur cette plaisanterie, qu'il accompagna d'un geste un peu moqueur pour désigner son ami, Christian disparut.

Albert prit une chaise de l'autre côté de la table et dit très haut: —Savez-vous, mademoiselle, que ce méchant garçon m'avait fait peur tantôt? Il parle de lui-même d'un ton si lugubre qu'on le prend d'abord au sérieux. Penser qu'il suffit d'un rhume pour

frapper à ce point l'imagination d'un homme ! Il n'a rien e<sup>t</sup> s<sup>e</sup> croit menacé, de la meilleure foi du monde . . .

Il broda sur ce thème un instant. On entendit, dans la pièce voisine, un léger bruit de porte fermée, puis une sonnette retentit. Dans le salon, celui qui parlait baissa la voix.

— Il nous écoutait, dit-il ; j'en étais sûr. Pauvre Christian !

— Perdu, n'est-ce pas ? questionna Mlle de Quilliane, des yeux plus encore que la voix.

Et comme nulle réponse n'arrivait :

— Vous avez, continua-t-elle, même les tromperies ingénieuses de la véritable amitié. Comme j'en suis touchée ! Comme vous êtes bon de sacrifier à mon frère le temps si court que vous passez dans cette ville ! Vous lui faites beaucoup de bien, Hélas ! il est si malheureux, si seul, si oublié de tous, lui entouré, fêté jadis ! Ah ! horrible monde !

Albert fut sur le point de faire observer que le "monde" qui délaissait Quilliane appartenait à un genre spécial, encore moins fidèle que l'autre dans ses faveurs. Mais cette réflexion était au moins inutile. Sans autre commentaire, il répondit :

— Tant que votre frère vous aura près de lui, je n'estime point qu'il ait à regretter le monde.

— J'ai beau faire il voit trop en moi la garde-malade pour trouver beaucoup de plaisir à ma compagnie.

— Se laisse-t-il soigner docilement ?

— Avec une docilité navrante. Lui, l'homme ignorant naguère de toute règle et de toute sagesse, il va se coucher comme un enfant quand l'heure sonne. Il s'accroche à la vie par tous les moyens. Si, seulement, il obéissait aussi bien quand il est question de guérir son âme ! Hélas ! il me donne la suprême douleur de le voir repousser Dieu ! Mais peut-être ne sauriez-vous me comprendre quand je vous raconte ce chagrin. Peut-être plaignez-vous Christian d'avoir une sœur "pas toujours drôle", comme il dit ? Ah ! monsieur, ne travaillez pas contre moi !

— Mademoiselle, répondit Albert avec un accent ému, quand on est, ainsi que je le suis, le fils d'une sainte et adorable mère, on en garde toujours quelque chose. Ne craignez pas que mes paroles combattent les vôtres dans l'esprit de Christian. Vous et moi, nous entendons la même langue surnaturelle. Je vous comprends, mieux que vous ne pensez peut-être, dans plus d'une douleur et dans plus d'un désir. Faites-moi la grâce de n'en plus jamais douter.

Sans insister davantage, il se mit à parler de sujets moins sérieux. Mistress Crowe intervint dans la conversation que Thérèse laissait un peu languir et, sans beaucoup de peine, la fit tomber sur les Indes, le lieu du monde, comme elle disait elle-même, où elle avait connu le plus de bonheur et le plus de larmes. Bon gré mal gré, il fallut qu'Albert se souvint d'avoir remarqué une certaine petite maison d'un faubourg de Bombay où s'était écoulée la courte lune de miel du malheureux Crowe, et dans laquelle il était mort du choléra, en trois heures.

—Du reste, ajouta le voyageur, il est probable que j'y retournerai bientôt, et je vous promets, madame, de vous envoyer un croquis de votre ancienne résidence,

—Comment ! dit Mlle de Quilliane, vous allez encore courir le monde ?

—Si Dieu me prête vie, répondit Sénac, et aussi, ajouta-t-il en riant, s'il m'accorde le gain de mon procès. D'ailleurs, j'ai commencé là bas des études curieuses, déjà trop avancées pour que je les abandonne. Aussi bien, je suis libre comme l'air, et personne, que je sache, ne s'apercevra de mon retour ni de mon départ.

—C'est comme pour moi, fit Thérèse avec un sourire un peu triste. Allons ! mon ange a toutes ses plumes. Bonsoir, monsieur. Nous déjeunons à midi.

—Le comte de Sénac ne ressemble à aucun des Français que j'ai connus, remarqua la douce Kathleen, quand le jeune homme eut disparu. Penser qu'il a vu la maison où est mort mon bien-aimé Colomban !

Thérèse ne répondit rien. Elle semblait absorbée par le soin qu'elle mettait à couvrir sa tapisserie d'un voile protecteur. Et cependant, elle songeait à Sénac. Elle se disait :

—Enfin ! en voilà un qui n'a pas l'air de me croire folle, parce que j'ai résolu de quitter le monde ! Au contraire, il m'approuve. C'est une lumière de plus que Dieu m'envoie.

Seule dans sa chambre, elle s'étonna de n'être pas plus reconnaissante envers Sénac, et de sentir qu'elle lui aurait pardonné facilement si, comme les autres, il l'avait dissuadée du chemin qu'elle voulait prendre.

## III

Le lendemain, Quilliane fut sur pied de bonne heure. Il avait dormi ; ses idées noires étaient écartées pour le moment : il ne songeait qu'à vivre.

Thérèse entra chez lui, comme elle faisait chaque matin, portant la tasse de lait de chèvre encore tiède.

—Eh bien ! demanda-t-il, tout en buvant. Es-tu contente de ta soirée ? Sénac et toi vous avez dû vous entendre, car si tu méprises les hommes, il a les femmes en exécration. J'imagine que l'entretien de deux êtres aussi parfaits a dû combler de joie les esprits célestes.

—Il a fait, dans tous les cas, la joie de mistress Crowe qui a pu parler des Indes. C'est elle qui a tenu le dé de la conversation. Elle était ravie.

—Comment ! Albert ne t'a pas persuadée de regagner au plus vite ton couvent ? Tu ne lui as pas inspiré le remords d'avoir quitté la Chartreuse ?

—La Chartreuse ! Quelle plaisanterie est-ce là ?

—Bon ! je vois qu'il ne t'a pas encore trouvée digne de ses confidences. Moi, j'ai eu plus de bonheur.

Christian répéta ce que son ami avait conté la veille. Mlle de Quilliane écoutait, la tête appuyée sur sa main que l'or des cheveux noyait. Son regard cherchait une image dans le vide, mais elle ne pouvait se figurer Sénac perdu dans les plis d'une robe de laine blanche, les cheveux rasés en couronne, méditant au pied d'une croix. En ce moment, chose étrange, elle revoyait une armure damasquinée d'or qui gardait fièrement le vaste escalier de l'hôtel de famille où elle était née. Durant toute son enfance, l'armure avait personnifié pour elle un monde mystérieux, idéalement paré de vertus surhumaines.

Tour à tour, elle avait enfermé dans la carapace de fer les héros de tous les siècles dont l'histoire avait enflammé sa jeune imagination. Que de fois elle s'était échappé de la nursery ou de la salle d'études pour venir causer avec "le chevalier", tantôt blond, avec des yeux d'azur très doux, tantôt brun, avec des moustaches terribles, des prunelles qui lançaient la flamme, tantôt grisonnant, avec un visage criblé de balafres et dépareillé par la perte d'un œil. Mais

quel que fût son âge ou son teint, qu'il s'appelât Renaud, Tancrède, le beau Dunois ou Crillon, "le chevalier" possédait une qualité invariable : il était toujours prêt à pourfendre une armée pour un ruban aux couleurs de sa dame. Il va sans dire que l'objet de cette grande amour n'était autre que Thérèse elle-même, dont la jolie tête blonde arrivait juste à la hauteur des gantelets du preux, croisés sur le pommeau de l'épée massive.

Depuis qu'elle avait grandi, notamment depuis qu'elle avait pris une chambre au couvent des Bernardines de l'avenue Kleber, Thérèse avait oublié son chevalier, comme beaucoup de femmes oublient les leurs, même quand elles auraient des motifs plus sérieux d'en garder le souvenir. Chose étrange ! à cette heure, tandis que son frère lui contait la pieuse odyssée d'Albert, elle revoyait l'armure brillante et, à la place de la visière levée, un visage nouveau paraissait, bruni par l'Orient, un peu sévère au premier coup d'œil, mais prompt à s'éclairer d'un sourire très doux, le sourire des hommes invincibles, quand un certain regard l'interrogeait, celui de la petite fille devenue assez grande pour étudier les curieuses ciselures du haume, sans monter sur un tabouret.

Le marquis était loin de deviner à quoi songeait sa sœur ; mais elle semblait si rêveuse avec ses grands yeux fixés vers un point de la muraille, que Christian éclata de rire en posant sa tasse vide. Elle rougit, comme si son frère eût surpris ce retour romanesque à des imaginations enfantines. Soudain, se levant, elle embrassa Quilliane au front

—Tu viens de rire comme autrefois, dit-elle.

Comme autrefois aussi il regarda Thérèse de côté, avec une espièglerie taquine de collégien. Il répondit :

—Si tu savais ce qui me fait rire, tu m'arracherais les yeux. Je bâtis une histoire qui serait bien amusante. Une belle jeune fille, vouée au Seigneur, un gentilhomme décidé à fuir les femmes toute sa vie, se rencontrent par hasard. Tu comprend la suite ?

—Non dit Thérèse d'un ton bref et sec qu'elle avait rarement.

L'inquiétude, plus encore que le déplaisir, se lisait dans ce regard qui imposa silence au rieur.

Christian, frappé de cet ennui, prit la main de sa sœur et continua, sans sourire, cette fois :

—Ecoute, *petiote*,—c'était son grand mot de tendresse—il faut de temps en temps, me laisser dire des bêtises. Ne va pas, pour cette plaisanterie, faire une figure longue d'un aune à ce pauvre Al-

bert. Veux-tu savoir la vérité ? Si je pouvais te rendre folle de lui par un signe de ma main, je me garderais bien de le faire. Car tu serais condamnée au pire supplice pour une femme comme toi : aimer sans être aimée. Celui-là, désormais, est à l'épreuve du feu... comme une maison qui a passé par l'incendie.

— Par l'incendie ! répéta la jeune fille sans comprendre, ou du moins en ayant l'air de n'avoir pas compris.

— Eh, oui ! un grand chagrin de cœur dont il n'a jamais voulu parler qu'à mots couverts. D'autres s'en seraient consolés, mais Sénac est un original qui prend tout au sérieux. Et d'une ténacité dans ses impressions !... Avec cela, une pointe de religiosité et de mysticisme... qui l'a conduit jusqu'au bord de l'abîme. Non, ma pauvre amie, ne crains rien. Ce n'est pas lui qui t'empêchera d'aller au couvent. Il t'y porterait plutôt !

Christian ne riait plus. Thérèse le quitta pour donner quelques ordres qui se mêlaient dans sa tête avec des préoccupations d'un genre moins matériel. Tout à la fois elle se demandait ce qui valait mieux, pour le riz, du pilaff à la turque ou du currie à l'indienne, et ce qui convenait davantage, pour Albert, d'une réserve un peu froide ou d'une confiante simplicité.

Le menu fut réglé sans trop de peine, mais quand elle rentra chez elle, rien n'était décidé pour les autres questions. Toutefois, elle penchait en faveur du désarmement. Elle se disait :

— Comment n'aurais-je pas de la confiance et de l'estime pour lui ? Mon frère ne m'en a raconté que du bien et, d'habitude, Christian n'est pas tendre pour les autres hommes, même pour ses amis. Nous avons les mêmes idées. Avec lui je n'ai pas à craindre les éternelles discussions sur les couvents. "Il m'y porterait plutôt !" Je ne lui en demande pas tant. J'irai bien toute seule, avec la grâce de Dieu.

L'heure était venue de faire sa lecture pieuse du matin. Elle prit son livre et l'ouvrit au hasard. Le chapitre convenait merveilleusement à la situation, et son grand ami, l'aimable saint, paraissait l'avoir écrit tout exprès pour elle, en vue de la prémunir contre les discours du siècle. Ces mots passèrent sous ses yeux. "Les libertins diront qu'un chagrin que vous avez reçu du monde vous a fait à son refus, recourir à Dieu. A l'égard de vos amis, ils s'empresseront de vous faire bien des remontrances."

Elle s'arrêta pour demander à saint François de Sales :

—Vous êtes-vous aperçu qu'il ait eu mine, un seul instant, de faire l'un ou l'autre ?

Saint François de Sales ne souffla mot. Il était apparemment, sur le compte d'Albert, du même avis que mistress Crowe... et que Thérèse elle-même. Quand l'heure sonna, la future Bernadine en était à cette phrase.

"Il est bon, pour assurer notre dévotion, d'en souffrir du mépris et quelques injustes reproches."

Mlle de Quilliane ferma son livre pour se rendre au salon. Et, pour la première fois, elle sentit en elle un atome de grief contre Albert de Sénac. Elle pensa :

—Au fait, pourquoi semble-t-il trouver si naturel ce que je vais faire ?

Mais bientôt elle eut un autre reproche plus immédiat à formuler contre lui. Midi sonna. Ce personnage léger se faisait attendre. Il y gagna quelques bonnes vérités que lui décocha le marquis.

—Voilà comme il se soucie de nous ! A la vérité, je ne vois guère ce qui peut l'amuser dans cet hôpital. Nous aurions dû le laisser. Il n'aime que son indépendance.

A midi vingt minutes, Albert était un de ces amis sur lesquels on ne peut pas compter. Quand la demie sonna, il était le type de l'égoïsme. Thérèse était outrée de ce peu d'empressement, non pour elle-même—à l'entendre—mais pour son frère dont toute la bonne humeur était partie. Seule, Kathleen défendait l'absent :

—Il est malade, peut-être. Ou bien un accident...

—Allons donc ! riposta aigrement le marquis. Est-ce que ces hommes-là sont malades ? Un accident ! soyez sans crainte. Il est de force et de taille à se tirer d'un mauvais pas sur terre et sur mer. Quoi qu'il en soit, déjeunons, ou plutôt déjeunez, car moi je n'ai pas faim.

Comme Thérèse venait de donner l'ordre de servir, le coupable parut, un peu échauffé de la presse qu'il s'était donnée, avec un rayonnement heureux de force et de santé presque pénible à voir en face de l'abattement de son ami.

—Bravo, mon cher ! Voilà ce que tu appelles ne pas me quitter ?

A cette apostrophe assez aigre, Albert comprit que son retard était un crime de haute trahison. Il chercha les yeux de Mlle de Quilliane et ne les trouva point, ce qui fut pour lui une punition sévère. J'ai connu, jadis, une femme qui pouvait rendre la vie insup-

portable à ceux qui l'entouraient : parents, amis, domestiques, rien qu'en les privant durant une heure de son sourire. Thérèse avait le même pouvoir sur ceux qui l'avaient seulement vue sourire une fois. Sénac, en entrant, croyait n'être qu'un convive qui s'était fait attendre. A l'accueil froid de Mlle de Quilliane, il s'aperçut qu'il avait commis un inqualifiable forfait.

—Écoute-moi, dit-il à son ami.

Sa plaidoirie s'adressait à Christian, mais il regardait la jeune brodeuse absorbée dans les fleurs de sa chasuble. Tels ces malfaiteurs qui parlent au jury, le corps tourné de biais vers les gendarmes qui vont les conduire en prison.

—Voici mon histoire, commença le délinquant. Ce matin je me suis levé au point du jour.

—On ne s'en doiterait pas, grogna le malade.

Une femme peut dire mille choses par la seule façon dont elle plante l'aiguille dans l'étoffe. L'aiguille de Thérèse fit entendre un claquement sec qui signifiait clairement :

—N'aviez-vous donc nulle idée qu'on vous attendait, par ici ?

—A peine levé, continua Sénac, je suis sorti de l'hôtel. Huit heures sonnaient. Tu comprends qu'il était trop tôt pour venir chez toi. Déjà, sous la terrasse de Shepherd grouillait une population d'âniers, de carrioleurs et de drogmans. Un de ces derniers me racole :

—Monsieur ne va pas voir les Pyramides ?

—Je n'ai pas le temps.

—Mais on y va en vingt minutes avec une bonne voiture.

J'ai cédé. Les chevaux étaient de premier choix, de sorte que nous n'avons mis qu'une heure et demie. Autant pour revenir, sans compter l'ascension.

—Ah ! parfaitement ! Tu as fait l'ascension.

—Comment ne l'aurais-je pas faite ? A peine avais-je mis pied à terre que des Arabes m'ont empoigné et porté là-haut. Puis ils m'ont repassé à d'autres qui m'ont plongé dans les entrailles de la terre. Une troisième escouade m'a traîné aux pieds du Sphinx. Enfin, comme j'allais repartir, un photographe a surgi, braquant sur moi son objectif, et j'ai dû poser, la tête de trois quarts, les yeux fixés "avec expression" sur la main sale que l'opérateur dressait en l'air comme un jalon, et le coude gauche appuyé sur Chéops, qui n'a pas bougé, c'est une justice à lui rendre.

Le mot fit sourire Thérèse qui, comme on peut le voir, s'amusait

de peu. Une petite bourgeoise eût haussé les épaules. Mais Sénac, tout réconforté par ce sourire, n'aurait pas donné sa plaisanterie pour le répertoire de Labiche.

—Enfin, continua le narrateur, me voici. Mon cocher, couvert d'or m'a ramené ventre à terre. C'était effrayant. Je ne pourrais pas dire combien nous avons écrasé de chèvres, bousculé d'ânes, accroché de chameaux. Maintenant j'ai vu l'Égypte et je ne te quitte plus jusqu'à mon départ. Mais, par Sésostris, que j'ai faim ?

Les grands appétits, comme les grandes convictions, sont contagieux. Tout le monde fit honneur au déjeuner, même Quilliane. Tandis que les deux hommes discutaient la durée future de l'intervention des Anglais, Thérèse dit tout bas à mistress Crowe :

—Regardez mon frère. C'est un autre homme. Si Monsieur de Sénac restait seulement quinze jours, Dieu sait quel changement, nous verrions.

Une promenade en voiture occupa l'après-midi. La température était merveilleuse et l'humeur de Christian ressemblait à la température. Jamais, à l'entendre parler on n'aurait dit qu'il était au Caire pour autre chose que pour son plaisir.

—Te souviens-tu, disait-il à son ami, de l'époque où nous pensions qu'un hiver à Nice représente l'effort suprême d'un sybaritisme raffiné ? Pourrions-nous voir sans rire, aujourd'hui, ces palmiers hauts comme des choux cabus, et même ce soleil aux rayons duquel nous nous promenions avec un pelisse sur le bras et un foulard dans la poche. Regardez-moi tous ces gaillards à moitié nus. Les trois quarts coucheront cette nuit à la belle étoile—par goût. Rien qu'à les voir on a trop chaud. Et quelle mascarade pittoresque dans ces costumes.

—Oui, répondit Albert. On étonnerait beaucoup ces braves gens si on leur disait qu'il existe une ville où l'on gagne des prix en s'habillant comme eux, et en se jetant du plâtre à la figure.

—On les étonnerait encore bien davantage en leur disant que ce sont de grandes dames qui obtiennent les prix.

—Mon cher, dit Sénac, on ne trouve plus de grandes dames qu'en Orient.

—Oh ! monsieur ! protesta Thérèse. Moi j'en connais encore en France, Dieu merci !

—Vous connaissez, mademoiselle, des femmes comme il faut, mais ce n'est pas la même chose. Une grande dame est plus qu'une personne bien née. C'est une personne entourée d'une barrière morale,

matérielle aussi, qui l'entoure et la suit partout la rendant inaccessible. De nos jours, la barrière est tombée, et nous ne chercherons pas trop qui l'a jetée par terre. Nos duchesses pataugent dans la foule. On leur marche sur les pieds aux courses, leurs jupes sont frippées aux guichets des gares. Aux ventes de charité, le premier venu les dévisage en attendant sa monnaie. Les journalistes leur portent la guerre ou la paix dans la poche de leur veston, et j'en connais qui font risette à ceux que leurs grand'mères eussent appelés, obscurs folliculaires. Enfin, dans les bals de bienfaisance, quand un courtaud leur demande une valse et qu'elles se disent fatiguées, il faut voir la colère du monsieur. "Chipie, va!" Et il leur tourne le dos avec indignation.

Christian dit avec le sourire sceptique qu'il avait toujours quand on agitait ces questions devant lui :

—Je voudrais bien voir ce que sera un jour Madame la comtesse de Sénac, dont le futur mari trouve qu'il n'y a plus de grandes dames qu'en Orient.

Albert désigna du regard un coupé qui passait emportant deux femmes turques de haute volée.

—Tiens, dit-il examine celles-là. Quelle correction dans la tenue! Ont-elles fait un mouvement pour nous voir ou pour être vues de nous? Les passants peuvent deviner qu'elles sont jolies, mais c'est tout. Et s'ils s'avisaient de regarder de trop près, s'ils frôlaient du coude la robe de ces belles personnes quand elles descendront de voiture, la courbache de ce gros nègre interviendrait. Note bien que la foule conspuerait le battu et donnerait raison au nègre. Voilà des grandes dames!

—Bonté divine! soupira Quilliane, les bras au ciel; en voici bien d'une autre. La comtesse sera musulmane!

—Elle aura un défaut plus grave encore, dit Albert, qui sera de ne jamais exister. Voilà ce qui fait ma force. Aussi bien, avec mes idées retardataires, la pauvre femme serait fort à plaindre. Je la priverais d'une foule de plaisirs, à commencer par les plaisirs innocents ou réputés comme tels, dont nous parlions tout à l'heure; elle serait la dernière des grandes dames: beau titre, mais un peu lourd à porter.

—Eh bien, vrai! conclut Christian; tu t'es montré sage en te décidant au célibat. On en verrait de belle dans ton ménage, en supposant que tu trouves une malheureuse disposée à dire oui.

Thérèse garda le silence, bien entendu, quoiqu'elle ne fut pas intéressée dans la question. Mais elle songeait tout bas :

—Est-ce possible que les jeunes filles d'aujourd'hui aient des goûts si frivoles ?

Elle vint à table, ce soir-là, dans sa robe de la veille, ni plus coquette ni moins grave, mais plus disposée à la confiance envers cet étranger qui montrait, par le respect seulement, qu'il se trouvait en présence d'une femme. Elle pouvait, avec lui, abandonner la contrainte et n'avait pas besoin d'arborer le pavillon neutre sur le navire, puisque ce jeune homme n'en voulait pas à la cargaison. Même il lui plaisait de laisser paraître qu'elle n'était pas au nombre de ces disgraciées qui fuient le monde comme elles sortiraient d'un bal où elles sont réduites à voir danser les autres. N'était-ce pas une façon d'honorer ses fiançailles mystiques ?

Elle s'arrangea pour que la conversation fût reprise au point où elle était restée à la fin de la promenade. Quand vous êtes sur le point de quitter un pays, même de votre plein gré, c'est une satisfaction d'entendre dire que la contrée est plate, mal habitée, et qu'on y gagne facilement la fièvre. Ainsi elle prenait plaisir à entendre Albert déblatérer contre le monde.

Entre ce frère et cette sœur qui faisaient leurs paquets pour en sortir, chacun par une porte, Albert n'avait que trop envie de philosopher. Il retomba de plein pied dans son sujet favori.

—Ce matin, disait-il, tandis que je grimpais les assises du tombeau de Chéops, je calculais qu'un marbrier du Père-Lachaise demanderait 3 ou 400 millions pour faire un monument funèbre sur ce modèle. Voilà une époque ! Nos pauvres diables de rois ou d'empereurs d'aujourd'hui sont tout fiers quand on a dépensé, pour les enterrer, quelques charges de poudre, quelques planches d'acajou et quelques pièces de velours noir. Ce siècle est indigent et bourgeois. Les mieux partagés, de nos jours, sont des mendiants arrêtés sans cesse par l'impossible, dans leurs amours, dans leurs dévouements, dans leurs folies elles-mêmes, Tout est petit, dans nos vertus comme dans nos vices. Nous ne causons pas dix minutes sans dire : "Je n'ai pas le temps !" "Cela coûte trop cher", ce qui, au fond, est la même chose : un aveu de pauvreté.

—Mon Dieu ! fit Thérèse en souriant, vous devez être effroyablement malheureux de vivre dans une société si peu conforme à vos goûts.

—Mademoiselle, répondit Sénac, on trouve, par-ci par-là, des ag-

glomérations d'individus qui mangent du pain, boivent de l'eau, dorment sur la paille et tressent du jonc, en assez mauvaise compagnie. Si vous demandiez aux raffinés de la bande comment ils peuvent rester là, ils vous avoueraient qu'ils préfèrent autre chose, mais qu'ils n'ont pas le choix. Pour mon compte, si j'en avais le pouvoir, j'aurais bientôt fait de démolir la prison et de m'entourer d'une société plus agréable.

—Oh! plus agréable, dit Christian, c'est à savoir. Car, bien entendu, l'élément féminin serait proscrit de ton organisation.

Thérèse parut légèrement inquiète, ce qui arrivait chaque fois que son frère se mettait à parler des femmes. Albert répondit :

—Allons! décidément tu veux me faire passer pour un monstre aux yeux de ces dames. Il est temps d'en finir. Donc, je le déclare hautement : si j'organisais ma vie selon mon rêve, on y trouverait une femme, une femme que j'aimerais et qui serait *ma* femme. Son portrait, je t'en fais grâce. Elle serait parfaite, tout simplement. Quand nous imaginons le paradis, nous ne le voyons pas avec des courants d'air et des cheminées qui fument.

—Par conséquent, tu exiges la perfection pour accorder l'amour.

—Oui, parce que l'amour tel que je le comprends est un culte, et qu'à moins d'être un sauvage, on n'adore pas un être inférieur. Si j'aimais une femme, je me donnerais à elle tout entier, et je jure que celle-là ne m'entendrait pas dire : "Je n'ai pas le temps", ou bien : "Cela coûte trop cher", quand il s'agirait de son bonheur.

—Tu serais, en un mot, l'idéal du désintéressement.

—Tout au contraire. Je serais le plus habile des égoïstes, car j'estime que le sourire de la femme aimée est, pour un homme, la félicité suprême, à condition, bien entendu que cette femme sourie pour lui et par lui.

—Oh! oh! dit Quilliane, faire sourire une femme à journée faite, c'est déjà une entreprise. Mais empêcher qu'elle ne sourie pour les autres... Mazette! il faudrait n'avoir pas d'autre occupation.

—Mais ce serait mon cas. Je connais des êtres fort intelligents qui n'ont d'autre occupation que de faire des livres, ou de ciseler des statues, ou d'écrire des opéras, ou d'acheter et de vendre du trois pour cent, ou de défendre des gredins devant la Cour d'assises, franchement, en supposant mon hypothèse réalisée, j'estime que mon occupation vaudrait bien celle de ces braves gens.

—Ma chère, dit le marquis en se levant de table, voilà un pauvre jeune homme qui est fou. Allons lui faire prendre une douche.

Comme la veille, Quilliane entraîna son amant au fumoir ; Là, il émit à son tour ses idées sur "l'élément féminin." Fort heureusement pour elle, sa sœur n'était pas là pour l'entendre.

Quand ils revinrent au salon, Mlle de Quilliane l'avait déjà quitté pour son appartement, et ce fut une grande déception pour Sénac qui espérait finir sa soirée de la même façon que la veille. Il rentra chez lui, l'âme vexée d'un mécontentement qu'il ne comprenait pas, et qui était, pour le moins, ce dépit instinctif que nous ressentons en présence d'une femme jeune et belle, se révélant à nous comme manifestement inaccessible. A coup sûr, Albert était à cent lieues de toute préméditation d'escarmouche galante ; mais l'incommensurable orgueil masculin s'agitait en lui. Bon gré mal gré, il était obligé de se dire :

—Celle-ci n'attend, n'espère, ne craint rien de toi. Des pensées, des aspirations, des joies, des tristesses dans lesquelles tu ne tiens pas la moindre place remplissent sa vie. Heureuse, il ne dépend pas de toi de la troubler ; malheureuse, il n'est pas en ton pouvoir d'alléger sa peine ; lasse et accablée, ce n'est pas sur toi qu'elle appuiera sa belle main, même pour une minute fugitive. Nul rêve inavoué, nulle attention passagère ne sauraient te livrer une parcelle de cette âme à tout jamais étrangère. Que tu sois près d'elle ou séparé par des centaines de lieues, elle ne s'en apercevra point. Au-dessus de toi, elle plane !

Il avait raison, pas complètement peut-être, car, pendant qu'il songeait ainsi, Thérèse répondait à mistress Crowe, qui disait bonsoir après un brillant panégyrique d'Albert :

—C'est une âme élevée. Si j'avais eu le malheur d'avoir un homme et non pas Dieu pour époux, j'aurais voulu que cet homme ressemblât sur plusieurs points à M. de Sénac.

Comme l'honnête visage de l'Irlandaise exprimait quelque étonnement, Mlle Quilliane ajouta :

—Vous êtes surprise que je parle ainsi ! Hé ! mon Dieu ! On entend parfois des gens qui disent : "Si je me tuais, je choiserais l'asphyxie, qui défigure moins." Faut-il de là conclure à des projets de suicide ?

#### IV

Le lendemain, Thérèse était un peu triste en s'éveillant. La fidèle Katheen s'en aperçut et lui demanda pourquoi.

—C'est, dit-elle, que nous aurons des adieux ce soir, et vous savez

comme il faut de peu de chose pour faire retomber Christian dans ses idées sombres. Depuis deux jours, tout allait mieux. Demain la maison nous semblera plus triste ; je veux dire qu'elle semblera triste à mon frère, car, pour moi . . .

Elle secoua la tête. Ses beaux cheveux relevés pour la nuit se défirent et glissèrent mollement sur ses épaules, comme une avalanche d'or sur la neige.

— Mon Dieu ! soupira-t-elle en se hâtant à sa coiffure, que de temps perdu ! Combien ce sera plus commode un jour, quand les ciseaux auront passé par là.

— Oh ! mademoiselle ! je frissonne en songeant à cet acier froid sur le cou. Il me semble que le reste n'est rien. Le fourreau de laine remplaçant la batiste et la robe de mariée ; les sandales qui meurtrissent les pieds ; l'horrible camail, toutes ces choses me glacent moins. Le drap de mort lui-même, les psaumes lugubres, je pourrais les supporter. Mais voir couper ces cheveux ! . . . cela, jamais !

— On les remarque trop, songeait la novice *in partibus* en s'ajustant devant la glace. *Il* les a vus tout de suite. Et cependant je serre, je serre . . .

Et de serrer, en effet, ce qui rendait l'or encore plus brillant. Ce chignon éblouissant aurait tiré les yeux d'un aveugle. Décidément, il n'y a que les ciseaux !

— Comme tu es jolie ! s'écria Quilliane en la voyant entrer chez lui, sa tasse de lait à la main. Est-ce un péché de l'entendre dire à ton frère ? Cela trouble-t-il ta conscience ?

— Pas le moins du monde. Cela m'enchanté, au contraire. Quand tu m'admires, c'est que tu as dormi et que tu vas mieux.

— Je me sens mieux depuis deux jours, positivement. La promenade d'hier m'a fait du bien. Le grand air m'est bon. Sais-tu, *petiote* ce qu'il faut faire ?

Mlle de Quilliane, tout heureuse de cet entrain, s'était mise à genoux près du fauteuil, les mains croisées autour du bras de son frère.

— Que mon cher seigneur parle à sa servante, dit-elle en riant. J'écoute.

— Allons déjeuner quelque part au soleil, tous les quatre. Sénac ne demandera pas mieux, et mistress Crowe, en sa qualité d'anglaise, doit aimer les piqueniques. Pour toi, les choses de ce monde te sont indifférentes.

Thérèse, pour empêcher l'entretien de tourner au sombre, se

hâta de dire qu'elle acceptait. La discussion ne porta que sur le choix d'un lieu convenable. Presque aussitôt, Albert fit son entrée et surprit la jeune fille, qui ne l'attendait pas à cette heure matinale dans son attitude un peu trop gracieuse pour les yeux d'un étranger.

Comprenant qu'il arrivait à l'improviste, Senac fit mine de se retirer avec un mot d'excuse. Mlle de Quilliane, de son côté, se leva d'un bond et parut légèrement contrariée.

—Très bien ! fit le marquis en riant, les voilà qui vont s'enfuir chacun par une porte. Voyons, mes enfants, un peu de courage ! Que diable, vous ne vous mangerez pas.

Albert fit un grand salut à la belle effarouchée, puis, se détournant d'elle, pour montrer qu'en effet il ne voulait manger personne :

—Monsieur le marquis a l'humeur bien plaisante ce matin, fit-il, restant lui-même assez sérieux.

—Monsieur le comte paraît bien solennel, riposta Christian.

—J'ai mal dormi, déclara Sénac, qui s'obstinait à ne pas tourner les yeux vers Thérèse.

—Le fait est, dit Quilliane à sa sœur, que ce jeune homme ne présente aucun des symptômes favorables que te constatais en moi il n'y a qu'un instant.

Thérèse rougit un peu et dut s'avouer tout bas qu'en effet le nouveau venu ne songeait guère à l'admirer, de quoi elle fut plus contente que fâchée.

—Explique nos projets à notre hôte, dit-elle en se retirant. Je vais m'occuper des préparatifs.

Une heure après, on partait avec des provisions pour déjeuner sous le vieux sycamore d'Héliopolis, qui abrita de son ombre, s'il faut en croire une légende, le sommeil de la Vierge fuyant le glaive d'Hérode. Mistress Crowe était de la partie, bien entendu. Elle tenait tête au marquis, dont l'humeur se maintenait au beau fixe et qui la criblait de plaisanteries.

Thérèse de Quilliane laissait son regard flotter sur l'espace infini du désert, dont le sable venait mourir à la grande route. Elle jouissait, avec une paix profonde, de ce spectacle qu'elle n'avait pas cherché pour son plaisir, songeant que, bientôt, des horizons plus étroits remplaceraient, pour ses yeux, cette plaine sans limites. Elle se sentait plus heureuse qu'elle n'avait été depuis de longs mois. N'entendait-elle pas le rire sonore du cher malade, auquel répondait parfois le rire d'Albert, plus grave, avec je ne sais quoi

d'incomplet et d'inachevé qui montrait que la pensée du voyageur n'allait pas toute entière là où son ami l'appelait.

Le soleil, déjà très chaud à l'approche de midi, versait la joie de vivre dans tous les êtres. A gauche du chemin, dans la plaine plus basse visitée par le Nil, on voyait sourire la nature verdissante et fleurié. A cet hymne vaguement soupiré par la terre d'Orient, caressée en cette saison, non pas encore meurtrie par son brûlant époux, l'âme la moins païenne répondait sans le vouloir par le *carpe diem* d'Horace. La future religieuse songeait :

—Aujourd'hui, je donne congé à Thérèse de Quilliane. Je lui permets d'être jeune, encore une fois. Demain, qu'elle le veuille ou non, la porte entr'ouverte sur la gaieté humaine se refermera pour jamais. Demain ressemblera si peu à l'heure présente ! Pauvre Christian ! je le connais : il ne rira plus. L'ami qui l'arrache à lui-même nous aura quittés. La vie, de nouveau, pèsera de son poids sur notre solitude. En attendant, que Dieu soit remercié pour cette minute de repos accordé sur la route !

Lorsque l'ombre, en s'allongeant, fit voir que le moment du retour approchait, les quatre compagnons devinrent silencieux, mais une même question était murmurée tout bas à l'oreille de chacun :

—Où serai-je dans un an à pareil jour ?

Ils étaient assis sous les grands arbres de l'avenue qui se termine à l'aiguille colossale d'Héliopolis. Devant eux l'obélisque sortait brusquement du sol, planté comme une borne vulgaire, mais plus imposant dans la majesté simple de ces lieux qui l'avaient vu, quatre mille ans plus tôt, se dresser lentement sur sa base, que ces épaves dépayées sur nos places publiques, parmi les colifichets de l'art moderne.

Autour du géant de granit, quelques fellahs dormaient sur la poussière, béatement allongés dans leurs robes bleues. Un troupeau de chèvres paissait le chaume, et la flûte à plusieurs tuyaux du berger invisible envoyait doucement ses notes veloutées. A peine vêtus d'un lambeau d'étoffe, repus de bakchiches, gorgés des reliefs du repas, de beaux enfants aux yeux de diamant noir se roulaient sur l'herbe avec des ânonns dont la grosse tête espiègle respirait la bonne humeur. Et, tout près des giaours dont il semblait ignorer la présence, un Arabe tourné vers la Mecque faisait sa prière sur son manteau noir plié en guise de tapis. On entendait les versets sacrés s'échapper de ses lèvres comme un vague bourdonnement, tan-

dis qu'il répétait ses prostrations, rythmées comme un exercice de gymnase.

Mlle de Quilliane contemplait la scène de ses grands yeux rêveurs, non sans éprouver un peu de jalousie envers ce croyant qui priait son Dieu à la face du monde comme dans l'oratoire le plus secret. Toutefois elle sentait le calme envahir son âme, tellement, dans ce coin du monde, la grande lutte humaine semblait endormie tellement tout semblait facile, simple, assuré, le pain de chaque jour en cette vie, la joie sans fin dans l'autre.

Une fois encore la salle à manger de l'avenue de Boulaq rassembla Thérèse, Albert et Christian pour le dîner d'adieu. Au dessert, le marquis voulut boire à la santé du voyageur.

—On est dans l'embarras, dit-il, pour souhaiter quelque chose à un homme comme toi, qui ne desire rien. Je me borne à un souhait dont nul, mieux que moi, ne connaît la valeur : Puisses-tu vivre très vieux ! Si tu n'y tiens pas, ce dont tu es fort capable, mettons que je n'ai rien dit. Ta visite, encore qu'elle fût involontaire, m'a fait du bien, tant de bien que je te vois partir avec une épouvante indigne d'un homme. Il me semble que si tu pouvais rester. . . Mais tu ne peux pas !

Ces mots furent prononcés sur le ton d'une interrogation suppliante comme certains désirs de malade. Les yeux de Quilliane épiaient la réponse, bien qu'elle ne pût être douteuse. Un autre regard attaché sur la bouche d'Albert semblait lui dire aussi :

—Vous ne pouvez pas. Mais, si vous pouviez. . . qui sait jusqu'où irait le miracle commencé par vous ?

Sénac passant la main sur son visage comme pour en balayer une obsession, répondit, s'adressant à la sœur qui n'avait point parlé, non moins qu'au frère :

—Je vous ai raconté ce qui me presse de rentrer en France. Mais, dans quelques mois, nous nous y retrouverons tous, comme nous sommes aujourd'hui. . .

Par un mouvement d'épaules, Christian montra qu'ils ne se retrouveraient jamais ensemble, tous, comme ils étaient ce jour-là.

—Tu t'en vas demain de grand matin ? demanda-t-il brusquement.

—Le train part à dix heures. Je reviendrai te serrer la main avant d'y monter.

—Non fit Quilliane d'une voix étouffée, J'aime mieux ne pas te revoir.

Une conversation péniblement banale s'établit grâce à des efforts douloureux de part et d'autre. Bientôt le marquis se leva.

—Allons! adieu! dit-il à Sénac. Je rentre chez moi. La journée a été dure pour un touriste de ma force. J'ai besoin de repos.

Quand la draperie de la porte fut tombée, Albert se retournant vit Mlle de Quilliane debout, les coudes sur la cheminée, le front dans ses mains. Elle tournait le dos, mais au mouvement de ses épaules on pouvait deviner qu'elle pleurait. Il s'approcha et d'une voix basse mais vibrante :

—Si vous perdez courage, *vous*, qui donc aura de la force ?

Thérèse, à ces mots, se retourna et répondit en s'essuyant les yeux :

—Vous avez raison. J'ai faibli, mais une seule minute. C'est ma punition d'avoir fait aujourd'hui comme ces mauvais soldats qui se désarment pour dormir, en face de l'ennemi. J'avais oublié!... Lui aussi, le pauvre garçon il oubliait! Il s'habitua à cette joie qu'il ne connaît plus: vola un ami! Vous êtes le seul qui lui reste. Les autres... ah! misérables hommes! Les autres le laissent mourir sans une lettre. Hélas! à peine vous a-t-il revu, à peine s'est-il cramponné à vous comme à la vie, et le malheureux vous perd! Mon Dieu! pourquoi êtes-vous venu!

—Je suis venu sans le vouloir; je pars malgré mon désir. Ainsi, toujours s'est écoulé ma vie, de surprise en surprise, sans utilité pour les autres, sans bonheur pour moi.

—Et c'est pourquoi l'être humain est fou de chercher son appui dans un autre homme. La vie est la même pour tous. Nul n'échappe à ses lois. Il semblerait, en vous voyant, que vous êtes moins rivé qu'un autre à ses besoins, à ses impuissances. Mais, l'heure venue, vous êtes forcé de dire, vous aussi, les paroles qui vous révoltent :

“Je n'ai pas le temps” et “cela coûte trop cher!”

Elle parlait avec une agitation fiévreuse infiniment pénible à voir, car il fallait que le découragement fût à son comble pour abattre ainsi une âme affermie dans sa foi et toujours maîtresse d'elle-même. Sa taille souple se pliait comme un roseau sous la tempête, chacun des gestes de ses belles mains était une grâce, et, pour sécher les larmes de ses yeux noyés d'une douleur déchirante, tout homme de cœur aurait exposé sa vie. Sénac, debout devant elle, dit d'une voix sourde :

—Je me souviendrai jusqu'à ma mort de l'amertume de l'heure présente.

Elle répondit en secouant la tête :

—Pourquoi vous en souviendriez-vous ? Que sommes-nous dans votre existence ? Allez ! vous n'êtes pas si fort à plaindre. D'ailleurs il n'y a tel qu'un procès pour distraire, surtout quand la somme est grosse ! Plût au ciel que mon procès, à moi, ne fût pas plus difficile à gagner que celui qui vous occupe ! Remerciez Dieu qui a rendu votre chemin facile.

—Moins facile que vous semblez le croire, dit le jeune homme.

Ils gardèrent le silence un instant, et Sénac comprit qu'il devait la laisser seule. Déjà il cherchait une phrase d'adieu, mais il sentait que toutes les paroles qu'il pourrait dire seraient un verbiage futile aux oreilles de cette jeune créature, pliant, seule, sous un lourd fardeau. En même temps il songeait---pour la première fois avec cette intensité dans l'impression---à la journée du lendemain, à toutes ces journées à venir passées sans la revoir jamais. Tout à coup, il dit en balbutiant presque :

—Si vous pensiez, si je pouvais croire que je vous serais . . . que je serais utile à votre frère en . . . prolongeant de quelques jours . . .

Elle supposa d'abord que Sénac faisait une de ces offres obligantes qu'impose la politesse mondaine. Elle répondit en secouant la tête avec une ironie qui s'adressait au monde en général plutôt qu'à un homme :

---Vous n'avez pas le temps !

Alors, avec l'élan subit et dominant toute considération qui était dans son caractère, il insista :

---Dites-moi seulement de rester . . .

---Eh bien ! restez, dit Thérèse avec une sorte de défi, grisée en quelque façon par l'excitation de ce colloque étrange.

LEON DE TINSEAU

(A suivre)

## A NOS LECTEURS

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de l'administration de la Revue Canadienne que l'on trouvera sur la page suivante.